

08 MAI 1952

Lectures

Revue mensuelle de Bibliographie critique
Organe du Service des Lectures du diocèse de Montréal
et de l'A.C.B.F.



TOME X • NO 8

AVRIL 1954



MONTREAL

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES
organe du Service des Lectures de l'Action catholique du diocèse de Montréal.

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c., aumônier du Service des Lectures.

Rédaction : Jean-Paul PINSONNEAULT, secrétaire du Service des Lectures.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement, de septembre à juin. Les dix livraisons de l'année constituent un tome. Le dernier numéro du tome (soit celui de juin), comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés pendant l'année.

2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalographie. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

TB — Livre pour tous

TB-S — Livre pour tous mais spécialisé

TB-A — Livre pour tous, de nature à intéresser certains adolescents

B — Livre pour adultes

B? — Livre appelant des réserves plus ou moins graves, i.e. à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement ou moralement)

D — Dangereux

M — Mauvais

A — Livre pour adolescents (15 à 18 ans)

J — Livre pour jeunes (10 à 14 ans)

E — Livre pour enfants (6 à 9 ans)

Publication approuvée par l'Ordinaire

CANADA

le numéro \$0.35 Abonnement annuel \$3.50 Etranger \$3.75
FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 *PLateau 8335

FRANCE

Abonnement annuel 900 francs *C.C.P. PARIS 7262.50
Société FIDES, 120, boulevard Raspail. Paris (VIe) *Litré 7385

*Autorisé comme envoi postal de deuxième classe,
Ministère des Postes, Ottawa.*

SOMMAIRE

IDEAL ET PRINCIPES

André Giroux Geneviève de la Tour Fondue 337

ETUDES CRITIQUES

Le *Journal* de Saint-Denys-Garneau Georges Cartier 344

Littérature du XXe siècle et christianisme de
Charles Moeller Bernard G. Murchland, c.s.c. 347

DOCUMENTS

Il est inutile de condamner le livre de Papini sur le diable 351

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Littérature canadienne 354

Littérature étrangère 360

PANORAMA DU LIVRE

Choix d'ouvrages 369

BIBLIOTHECA

Une législation organique sur les bibliothèques est
un besoin urgent pour le Québec 377

Nos bibliothèques

Bibliothèque des Enfants de Montréal ... Thérèse Vaillancourt 379

Nouvelles 380

En couverture : ANDRÉ GIROUX (Photo Raymond Audet).

André Giroux

L'œuvre romanesque d'André Giroux tient, tout entière, en 348 pages : le volume d'un gros Fémina. Deux titres la composent : *Au delà des visages*, publié en 1948, et *Le Gouffre a toujours soif* paru en fin 53. Souffle léger, rythme lent qui suffiraient à peine à faire osciller la balance lourdement grevée de la production littéraire contemporaine, si, à l'abri de cette façade trompeuse, ne se révélaient un tempérament exceptionnel d'écrivain et un univers de personnages d'une rare densité spirituelle. D'ailleurs de significatifs lauriers sont venus couronner le premier ouvrage de l'auteur : prix Montyon de l'Académie française et prix de la province de Québec. Consécration précoce, confirmée par l'octroi d'une bourse de la Fondation Guggenheim qui a contribué à l'éclosion du second livre.

La carrière de notre romancier ressemble à des centaines d'autres sous tous les cieux du monde. Il a parcouru tout le cycle des collaborations littéraires : revues — il s'est même payé le luxe d'en fonder une, *Regards*, qu'il dirigera pendant deux ans — journaux, radio et même, tout récemment, télévision où s'anime *14, rue de Galais* l'histoire de la famille Delisle. Il a prononcé de nombreuses conférences et causeries. Publiciste depuis 1945 au ministère de l'Industrie et du Commerce de la Province, il est fonctionnaire. Il habite Québec, il est marié et père de famille.

Or, de cette sèche notice biographique, je reprendrai deux phrases qui me paraissent avoir leur importance : *il est fonctionnaire et il habite Québec*. Il est fonctionnaire, c'est-à-dire qu'il vit à la frontière des puissants et des anonymes, des gens d'affaires et des artisans, des politiciens et des quémandeurs, des professionnels et de la petite bourgeoisie. A son poste vient mourir la marée de leurs ambitions, de leurs passions, de leurs calculs et de leurs échecs, en une multitude de petites vagues quotidiennes qui, en se retirant, laissent leur frange d'écume. A travers le fonctionnaire, le mécanisme de tous ces remous atteint André Giroux romancier, qui n'a plus qu'à le démonter minutieusement pour nous en exposer tous les rouages... Et il habite Québec, une ville où le cœur palpète non seulement en montant les côtes — qui toutes conduisent aux mêmes centres d'attraction, aux mêmes lieux de fréquentation — mais encore dans le secret de ces vieilles demeures où les nouvelles mijotent longtemps avant de se répandre en circuit fermé. Asmodée a beau jeu de soulever les toits et d'y plonger son regard indiscret. Son passage libère tous les fils d'intrigue impatients d'être noués, par une main habile, sur la trame d'un roman.

C'est à cette double enseigne que l'œuvre d'André Giroux est profondément canadienne, je veux dire non pas qu'elle porte une vague étiquette canadienne ou une tuque régionale, mais qu'elle a mûri sur la colline d'un grand cru que l'on ne saurait substituer à

aucun autre. *Au delà des visages* s'ouvre sur une tragédie qui bouleverse le fonctionnariat, offusque une certaine presse, confirme la prudence de bibliothécaires intransigeants, agite les préjugés des uns, entretient les médisances des autres, inquiète une société qui réagit essentiellement selon son tempérament local. Et toute la psychologie du *Gouffre a toujours soif* rejoint celle du premier livre et son universalité à travers la multiplicité des touches colorées qui parent le quotidien de ses réactions instinctives.

Le sujet des deux romans est simple, volontairement exempt de péripéties, concentré autour d'un seul fait et de l'état de crise qui en découle. Ce n'est d'ailleurs pas la seule parenté des deux ouvrages, dont j'étudierai conjointement la technique et les vibrations intérieures. Auparavant, je voudrais en rappeler succinctement et séparément l'affabulation particulière.

En ouvrant *Au delà des visages* nous apprenons qu'un jeune homme de bonne famille, Jacques Langlet, projeté dans une aventure charnelle, a assassiné la femme qui en a été la comparse, dans un mouvement d'irrésistible dégoût. Qui est Jacques Langlet, cet être emmuré dans sa solitude intérieure et inapte au bonheur ? C'est à travers les propos de son entourage que nous allons dépecer sa vie, son comportement, son cœur jusqu'à toucher le point névralgique de son âme. L'ami Jean Sicotte, Marie-Eve, le père Brillart rejoindront, à travers les errements de tous les autres, un Jacques Langlet assoiffé de justice, de pureté et d'amour et qui a tué dans un geste d'intégrité absolue. De lui, si totalement présent, si complètement absent de visage et de voix, nous emportons une image à la fois désincarnée et irriguée de chair et de sang et l'intense irradiation d'un être spirituel qui, dans un instant de vertige, a connu le paroxysme du bien et du mal.

Le Gouffre a toujours soif oppose le spectacle de la désintégration physique d'un homme à la prise de conscience et à l'épuration de ses exigences spirituelles. Jean Sirois est depuis quinze ans l'employé fidèle d'une entreprise pour laquelle il dessine des plans d'ingénieur et surveille divers travaux. Lorsqu'il tombe malade il se refuse tout d'abord à l'évidence de la gravité de son mal. Il est hanté par la perspective de son congédiement dont l'a menacé le chef du personnel, un homme sans pitié et qui le déteste. A la suite d'une grave défaillance, Sirois est emmené chez lui pour ne plus en sortir. Il est atteint d'un cancer au poumon. Le diagnostic est irréfutable. Livré à son médecin, à son confesseur, à la sollicitude des siens, à la curiosité des visiteurs, aux bruyantes et égoïstes sautes d'affection de son fils, Jean Sirois traverse toutes les zones successives de la révolte, de la crispation, de l'exaltation morbide, de l'hallucination sensuelle, de la résignation, de l'humilité et du mysticisme. Les êtres qui l'entourent ne perçoivent pas toujours l'acuité de son angoisse et de ses désirs. Mais lui les analyse pour eux. A l'opposé de Jacques Langlet, Jean Sirois nous obsède physiquement par sa toux, ses sueurs, la déchéance croissante de son organisme pourri, sa flétrissure d'« appren-

ti cadavre». Avec une sûreté d'information médicale tout à fait remarquable, André Giroux a rendu cette omniprésence de la maladie tout en laissant jusqu'à la fin, chez le malade, intacte, une parcelle de son humanité. Jean Sirois meurt en laissant au monde des vivants, passions, haines, et tendresse, emportant avec lui le parfait état d'amour.

* * *

Cette analyse sommaire nous éclaire déjà sur la technique de l'écrivain.

Dans les deux livres, un personnage central — Langlet, Sirois — est le point de départ des variations multiples qui affirment et développent constamment sa présence. J'ai déjà montré comment ce procédé était essentiel à notre connaissance de Langlet. Il en est de même pour Sirois. Nous le voyons et l'entendons, certes. Mais quels sont les catalyseurs de sa pensée, de ses élans et de ses doutes ? Sa femme, son enfant, le Père Etienne, Louis, Judith, Ruelland, l'ami Simon, le docteur Michaud, d'autres encore. Tous ces personnages ont leur individualité bien dessinée, leur caractère. Ils parlent et agissent avec naturel et cependant sous la domination du malade. Il est le coordonateur de leurs réflexes et de leurs attitudes sans qu'ils parviennent à s'y soustraire. Et pourtant Sirois subit le choc en retour de leur présence. Comment le savons-nous ? Par de nombreux monologues intérieurs.

Cet autre procédé technique, André Giroux l'utilise abondamment dans ses deux romans. Il constitue même l'essentiel de certains chapitres du premier : *Marie-Eve*, par exemple, *La Femme de peine*, *l'Avocat et sa femme*, le Père dans *Au delà des visages*. Son emploi donne à ces chapitres un rythme qui en serait totalement absent autrement. C'est aussi comme une sorte de montée collective des voix de la conscience dont l'orchestration ne laisse pas d'être impressionnante. Dans *le Gouffre a toujours soif*, qui est décidément une sorte de renversement technique du roman précédent, c'est Sirois qui accapare à son bénéfice toutes les subtilités du monologue intérieur et non les autres personnages. A la fin du livre, mêlé aux hallucinations qu'accroît l'imprégnation narcotique, il devient presque son seul mode d'expression pour nous.

Bien que nous ne doutions guère que la ville de Québec ait servi de cadre aux deux ouvrages, celui-ci, néanmoins, n'est jamais précisé. Dans quelle maison vivent Langlet, Sirois ? Quel rapport d'intimité existe-t-il entre eux et ces murs, leur décor, leur ambiance familiale ? Nous n'en savons rien. Pour Giroux ils ne revêtent aucune importance en soi, ils ne participent pas à un état d'âme. Et ce qui m'induit à le penser c'est son égal mépris du paysage. Non qu'il soit insensible à la nature. Au contraire, je crois qu'il la perçoit avec une grande acuité. Mais c'est ce souvenir seul qui l'intéresse. C'est pourquoi les rares descriptions de la nature que nous trouvons sous sa plume sont présentées à travers les *souvenirs* de ses personnages

et non comme le fond de toile de l'action. Ainsi, dans *Au delà des visages* (p. 133) :

« ... pour lui, la mer était un sujet de ravissement, de joie profonde, d'oubli. Il parlait amoureusement des feuilles, des ruisseaux, des bois, de l'océan et de leur place dans la vie d'un homme. Il se remémorait la qualité du parfum du sol et en recréait pour son interlocuteur jusqu'à la saveur, la couleur et la richesse. » Il se *remémorait*... ! Et dans *le Gouffre a toujours soif* :

« Il rêve de revoir les routes qu'il a tracées... » (p. 62)

« — Bonjour, monsieur Mathieu... vous souvenez-vous de la glissoire, dans votre... »

« On glissait loin, loin, loin, Claude ! La côte était glacée et on s'arrêtait dans de la belle neige qui nous saupoudrait. Les folles parties de balle, dans le champ d'à côté, quand le soleil brûlait les pierres, fendillait la terre. » (p. 172)

Et ce paysage-délire :

« Etrange village, plaqué sur le flanc de la montagne. On n'a même pas taillé une plate forme pour l'y installer. Les rues, les toits ont la même inclinaison. Seul, fantaisie d'architecture, le clocher de l'église pointe, oblique. » (p. 125)

Souvenir, rêve, délire, tout ceci souligne la primauté de l'homme sur le cadre, de l'esprit sur la nature.

Les préoccupations sociales sont, par contre, plus manifestes. Non seulement l'alternance des chapitres est conçue dans les deux romans de manière à nous présenter un échantillonnage assez complet de la société locale : fonctionnaires, journalistes, religieux, ingénieurs, avocats, médecins, femme de peine, serveuse de restaurant, politiciens, gens du monde, etc... Mais des diatribes ou des allusions directes aux injustices sociales parsèment le texte. On sent que l'auteur y attache une réelle importance. Un exemple en passant :

« Sirois ne s'objecte pas à ce que les bijoutiers, les fleuristes, les distillateurs d'alcool accumulent des bénéfiques monstres : leurs produits ne sont pas indispensables à la vie. Tandis que tous les pères de famille, et plusieurs fois par année, doivent acheter des remèdes. » (p. 98)

* * *

Si maintenant nous abordons le domaine des sentiments proprement dit, nous sommes frappés de l'intensité de l'amour paternel et maternel de ses héros et de l'exigence de la conscience religieuse telle que l'entend Giroux.

Dans le champ chaotique des passions humaines, cet amour d'une mère et d'un père pour leur fils s'épanouit comme une fleur géante, débordante de vigueur, de luminosité et de parfum. Sentiment très précieux, d'une qualité rare, tendu, offert à la détresse du jeune homme comme à l'insouciance de l'enfant. L'un et l'autre n'en ont point conscience. Nous avons l'impression que le sentiment n'est pas réversible, que le don reste sans contre-partie. Il n'en est que plus émouvant.



(Photo Moderne)

M. André GIROUX à son bureau au Ministère de l'Industrie
et du Commerce de la Province de Québec.

Dans *Au delà des visages*, même si le témoignage du père est éloquent, c'est celui de la mère, plus charnel, silencieux, plus dépouillé de soi, qui nous touche davantage. Écrit dans une langue d'une magnifique sobriété il vaut d'être cité longuement :

« Mais le soir, lorsque tout le monde dort, la mère enfin peut penser éperdument à son fils. Elle pense à lui de toute son âme, de tout son corps. Elle ne s'applique pas à découvrir s'il est coupable ou non, ou à trouver une explication à son geste. Non ! Elle pense tout simplement à lui, elle souffre avec lui, elle a peur pour lui. Elle a affreusement mal à son enfant. Et elle se demande, anxieuse, si cette douleur ne la fera pas mourir, qui lui déchire le cœur. Elle ne veut pas mourir ! Parce qu'elle se dit que le malheur d'un homme, que la souffrance d'un homme, que la solitude d'un homme, que le désespoir doit être tellement plus grand, tellement plus atroce, tellement plus intolérable lorsqu'il n'a plus sa mère. » (p. 157)

L'affection de Jean Sirois pour son fils Claude, son « univers » comme il l'appelle, est de la même délicatesse. *Le Gouffre a toujours soif* serait d'une déprimante grisaille sans cette clarté. Là encore il y a ce souci d'osmose entre la vitalité de l'enfant et le corps usé du père. Mais des deux, le cœur le plus primesautier, le plus insatiable, c'est celui du père. Le livre abonde en expressions captivantes :

« Le père malade contemple, jusqu'à s'en saouler, son univers. Il veut graver dans sa mémoire, dans sa chair, tout ce qui est son

enfant : les cheveux blonds, abondants, toujours en broussaille, le front bombé, les tempes dégagées, les yeux froids, comme les siens, à lui, Jean, le nez retroussé, la bouche sensuelle, les dents voraces, le menton volontaire, le cou élancé, la tête arrogante. Il veut retenir l'odeur de l'haleine, des cheveux et de la chair, les réactions des muscles lorsque le petit garçon monte sur un énorme papillon bleu qui s'envole vers le ciel. Comme sa femme, il y a cinq ans, Jean porte amoureuxment son enfant. » (p. 81)

Et plus loin :

« De nouveau, le petit corps tassé sur le sien et qui le réchauffe. De nouveau, ces yeux qui boivent, qui vivent, qui transposent. » (p. 82)

Enfin, une dernière image qui consacre, en quelque sorte, l'union totale du père et du fils :

« L'homme écrasé, amaigri, défait, et dont l'haleine sent l'urine, tend sa langue chargée. Le prêtre y dépose la moitié de l'hostie. L'homme incline la tête et s'appuie de tout son poids sur les bras et l'épaule de son enfant.

« L'enfant tire une langue rose, crispée par l'effort des bras, de l'épaule et des jambes arc-boutées.

« Les deux têtes se rejoignent. Les cheveux se mêlent. » (p. 166)

Même si nous ne le savions pas autrement que par ses livres, il est facile de se rendre compte qu'André Giroux appartient à cette aile marchante des écrivains catholiques canadiens et que s'il vomit les tièdes, il méprise également la routine, le conformisme et l'ostentation. Dans quelle mesure sa plume se fait-elle agressive à l'égard de l'Eglise ? Il convient de distinguer avant de lui faire grief de quelques flèches empoisonnées.

Mettons d'abord à son crédit deux figures de prêtres remarquables : le père Brillart et le père Etienne. Ce sont des hommes de Dieu dans toute l'acception du mot et dont la mission, dans les deux romans, est essentiellement d'apporter le message du Dieu consolateur, Dieu véritable arbitre des consciences, Dieu pierre de touche de l'authenticité chrétienne. Leurs pénitents ne sont pas faciles. En face de leurs complexes et de leurs hantises, ils savent dépasser la signification des gestes, voir au delà des visages, éviter les anathèmes ou l'intolérance, portes du désespoir.

A côté de ces deux religieux, d'autres sont traités plus durement. Mais des monseigneur Roberge, il en existe, comme il y a aux Etats-Unis des Pat Barley et des « Dollar Bill » Monaghan. Qu'André Giroux ait eu les yeux aussi ouverts que ceux de Henry Morton Robinson, je ne crois pas qu'on puisse l'en blâmer. Et l'autorité ecclésiastique qui n'a pas accablé de ses foudres Daniel-Rops pour avoir montré dans certains tomes de son *Histoire de l'Eglise du Christ* la somme exacte de ses errements ou de ses faiblesses, sait aussi admettre les nuances qui séparent les critiques justes de l'anticléricalisme de principe.

Qu'André Giroux nous ait montré également de faux chrétiens, de faux frères plus entichés de rituel que de charité, comme ce Charles Poirier du *Gouffre a toujours soif*, il n'a fait que dénoncer une espèce fort répandue et il n'est certes pas le premier à le faire.

Peut-être verse-t-il parfois, dans ses remarques, une certaine hargne, comme le trop plein d'une bile personnelle, qui dépasse les capacités du personnage. Alors cette présence du romancier nous gêne et nous savons que c'est lui, et lui seul, qui n'a pas voulu laisser passer la chance d'éclabousser un peu. Le parallèle entre les curés et les mères de famille, dans *le Gouffre a toujours soif* (p. 150, 151) est dans cet esprit, et il vise inutilement un prélat que nous vénérons tous et dont l'abnégation n'a de comparaison à souffrir avec personne. Les curés n'ont peut-être jamais « torché des petits », ni « lavé de couches » comme l'écrit Giroux. Mais dans l'ancre suffocant de leur confessionnal, ils ont, des heures durant, à longueur d'année, lavé des âmes. Cela aussi, « c'est écœurant et merveilleux ». On ne saurait confondre les tâches.

Cette réserve faite, il y a chez André Giroux, comme chez Bernanos, comme chez Mauriac, une attraction évidente pour l'angoisse chrétienne de la pureté, pour les exigences de la foi et de l'amour de Dieu, pour l'inéxorabilité de la vocation et du service de Dieu.

« Je ne conçois pas un chrétien qui s'installe dans le confort, » s'exclame Jean Sirois. (p. 155) Et plus loin :

« J'ai regardé Satan en face... somme toute, un curé et Satan m'ont ouvert les yeux. Quand j'ai fui Satan, c'était lucidement. Nous nous connaissions bien. Quand je l'hébergeais, c'était presque volontaire, c'était volontaire, et j'avais la sensation physique de sa présence. Simon, c'est effroyable, la présence de Satan. Comme présence, il est plus fort que Dieu. Sans doute à cause de son horreur. Tiens, c'est comme si tu comparais la présence de la joie avec la présence de la douleur. Simon ! » (p. 156)

On croirait lire Bernanos. Et c'est assez Mauriac qui l'inspire quand il met ces mots dans la bouche du Père Brillart :

« Victime de l'éternelle soif du bien et du mal, Jacques a voulu savoir. Mais tandis que les autres ne retenaient que la saveur du fruit défendu, lui, a violemment vomi cette nourriture empoisonnée. Il a su le mal, mais il n'a pas renié le bien. Plus encore, j'affirme qu'à cette minute précise où l'illusion fuyait honteusement devant l'horrible réalité, Jacques découvrit, dans une illumination soudaine, ce qu'est la pureté. Il la connut dans sa plus grande splendeur, alors qu'il l'obscurcissait dans sa chair. Et dans un déchirement affreux, il ressentit l'atroce désespoir de l'absence. L'espace d'un éclair, il entrevit un Visage qui se détournait de lui. La divine présence l'abandonnait. Il trembla dans le froid et l'obscurité du vide. » (*Au delà des visages*, pp. 165 et 166)

Ces thèmes, cette résonance sont assez rares, on en conviendra, dans la littérature, et malgré les quelques réserves que j'ai faites, je crois que l'on peut affirmer que les livres d'André Giroux, nourris de

christianisme, montrent pour cette raison, la voie de la maturité littéraire.

* * *

Je ne crois pas devoir me livrer, en terminant, à une analyse détaillée du style de l'auteur. Les citations qui émaillent ce texte en sont la meilleure illustration. A part une ou deux vulgarités inutiles, il répugne, dans l'ensemble, aux audaces, aux termes excessifs qui frisent l'artificiel. Le propre du style de Giroux est justement de fuir la recherche, l'apparat, la fausse somptuosité. Avec des mots très simples, des mots de tous les jours, il construit des images saisissantes, comme celle-ci : « Une souris s'avance dans le passage : son fils. » Ou cette autre : « Toute la ville dort ou se caresse. »

L'art d'André Giroux est véritablement de nous prendre par la main et de nous entraîner, à sa suite, dans la solitude de la nuit, dans ce gouffre étrange, où s'agitent et tourbillonnent ses créatures romanesques enivrées ou aveuglées par l'appel de la lumière.

GENEVÈVE DE LA TOUR FONDUE

ETUDES CRITIQUES

*Le Journal de Saint-Denys Garneau*¹

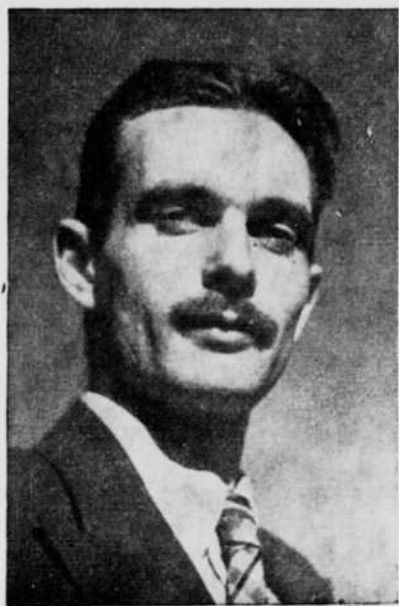
DANS notre production littéraire, sans doute n'y a-t-il pas d'œuvre qui ait été aussi attendue que le *Journal* de Saint-Denys Garneau, mais en un certain sens n'y en a-t-il pas aussi qui soit plus susceptible de décevoir le lecteur dans son avidité de connaître... Car le *Journal* ne révèle que très peu de choses que n'aient déjà permis de supposer les *Poésies complètes*. On y voit Saint-Denys Garneau analyser les thèmes de ses poèmes et surtout s'astreindre à dépister les plus infimes avances ou reculs de son acheminement intérieur. Les poèmes nous avaient presque tout dit déjà. Ici, la manière est seulement plus directe, plus facile à saisir, mais le concret bien particulier, tout à fait matériel, est loin d'être plus explicite. Le *Journal* ne s'établit jamais dans le quotidien, dans l'événement de tous les jours, dans le fait déterminant. Seules les répercussions éloignées nous en parviennent. Saint-Denys Garneau abstrait tout et ne nous livre presque toujours que des réflexions si dépouillées de leur suggestion immédiate, qu'elles s'élèvent et demeurent sur le plan des généralités. En somme, les points d'interrogation qui se posaient demeurent en grande partie et même de nouveaux apparaissent qui s'imposent encore plus que les premiers et qui exigent une réponse plus pressante.

M. Gilles Marcotte, malgré les trente pages de préface qu'il a écrites, ne réussit pas à nous éclairer. Son introduction ne reflète que

1. SAINT-DENYS GARNEAU, *Journal*. Préface de Gilles Marcotte. Montréal, Beauchemin, 1954, 270p. 20cm. B

la lumière du *Journal* lui-même. Il faut dire cependant que certaines explications sont tentées, mais elles sont par trop volontaires, par trop nécessitées pour le bien d'une cause..., par trop officielles, quoi ! Le style même se modifie à ces passages et dénonce — malheureusement — ou heureusement — l'intention...

Le Saint-Denys Garneau que nous présente le *Journal* est loin d'avoir la figure d'un dieu. Et les traits s'accusent moins purs que ne l'a laissé deviner la légende. On peuple facilement de dieux les déserts inconnus. MM. Robert Elie et Jean Le Moine, à qui je dois la plus grande gratitude sont pas sans le savoir. La fidélité de leur amitié est certes admirable, même louable jusqu'à un certain point. Mais je préférerais de beaucoup les remercier d'avoir eu



SAINT-DENYS GARNEAU

le courage de situer nettement Saint-Denys Garneau dans l'humain, avec toutes ses faiblesses et même ses chutes. Le poète n'est pas un être par lui-même, en lui-même. Il est d'abord un homme et même seulement un homme, et sans doute le plus éminemment parce que le plus conscient peut-être des limites de sa condition. Comment peut-on l'élever au rang des dieux ? La métamorphose du rêve est une étape nécessaire, mais qu'il faut laisser à l'adolescence. C'est son bien propre. Une réalité, même et davantage si elle est douloureuse, enrichit toujours plus qu'elle ne détruit et il ne faut jamais craindre de dissiper les vapeurs d'une fausse légende.

Jamais Saint-Denys Garneau n'a pu prendre pleinement possession de la réalité. Elle lui a manqué. Il est resté face à lui-même, sachant pourtant très bien qu'« on devient soi non pas tant en se cherchant qu'en agissant. Tout mouvement vers soi est stérile. » Il écrit ailleurs : « C'est cela qui ne va pas : faire ma vie avec mon art, mon esprit. C'est me condamner à crever d'inanition. » Comme il est clairvoyant ! Mais il devra toujours avouer douloureusement qu'« il ne peut mettre la main sur la réalité, la posséder, être assumé par elle ; cette (son) hyperconscience le paralyse, le rend impuissant. »

Le déséquilibre de Saint-Denys Garneau est tragique. Il n'a jamais pu accéder pleinement aux grandes réalités ou aux grandes valeurs de la vie. Tout au long du *Journal*, on sent d'une manière vraiment pénible cette coupure, ce déséquilibre. Il est ainsi naturel que Saint-Denys Garneau écrive : « Je ne pourrai plus regarder la femme, sinon

mon épouse, avec des yeux d'amour», et qu'il aille jusqu'à dire : « N'avoir que la poitrine, elle pleine de lumière, sans le relent du sexe. » Cette impossibilité d'assumer l'amour, le sexuel, est déchirante, surtout du fait qu'elle se double d'un accablant besoin d'amour, d'un constant espoir d'atteindre Dieu. Saint-Denys Garneau songe à la vocation religieuse et s'interroge souvent sur cette voie qui lui paraît possible. Lui, si lucide, maintes fois cruellement même, croit pouvoir se donner à Dieu, en toute sincérité et avec tout le dépouillement de son être. Comment pourra-t-il atteindre cette réalité suprême, la Vie même, quand il est impuissant à saisir le réel et la simplicité de la vie. « J'ai de plus en plus de difficulté à saisir la réalité simple (...) S'accentue de plus en plus ma perte de contact avec la réalité. » Saint-Denys Garneau, malgré tout, continue d'espérer le don de son être à Dieu, quand il n'est même plus capable d'un don à l'amitié. La vie religieuse, même au cloître, se pose d'abord dans l'humain, est d'abord une entreprise humaine, et quelle aventure humaine peut oublier l'amitié ? Mais au fond, la croyance de Saint-Denys Garneau en sa vocation religieuse a reposé sur une volonté bien peu affermie et le cynique abandon de la page cent quarante-trois révèle la fragilité de sa position.

Saint-Denys Garneau a voulu se réfugier en Dieu, non se donner à Dieu. Il faut d'abord assumer le monde avant d'en atteindre son auteur. Banale mais inexorable vérité. Nécessairement, le poète a failli et, bloqué de tous côtés, n'a pu que connaître l'angoisse et le désespoir. Et l'inconstance. Surtout qu'il la cultive et l'entretient, cette instabilité, par « cette auto-analyse vaine par laquelle (il s'est) si affaibli », comme il le dit lui-même. Et encore : « Le Diable n'est pas bête. Il sait jusqu'à quel point j'aime à raisonner, analyser, avoir l'illusion de comprendre. Il sait quel danger il y a là pour moi de me complaire au lieu d'agir. » Saint-Denys Garneau voit juste quand il écrit plus loin : « Lettre de J. où il m'encourage et me reproche mes analyses et mes *contrôles*. Combien il a raison. » Il a nourri son impuissance de cette trop attentive critique de lui-même. Ce qui chez certains est souvent excellent, a été pour lui néfaste. Sans doute ne pouvait-il en être autrement. Ce naturel des simples gens, cet abandon à la vie qu'il a envié, il ne pouvait le posséder. Et ce n'est là qu'une autre arête de son drame.

Saint-Denys Garneau s'est très bien rendu compte qu'il se détruisait peu à peu. Cette pensée revient comme un ressac dans le *Journal*. C'est cet étiolement progressif d'un être plein de richesses, mais qui n'a pu se parfaire homme, qui peut rendre si déprimante la lecture d'une telle œuvre. Je n'oserais dire que Saint-Denys Garneau est demeuré un adolescent, quoique presque tout me justifierait, mais il a été un homme jeune, pour employer le mot si justement choisi de Marcel Valois.

Au point où j'en suis, je ne peux que m'arrêter, prenant trop nettement conscience que je n'ai point jusqu'ici présenté un très beau

portrait du grand poète qu'est sûrement Saint-Denys Garneau. Mais je crois que ces traits correspondent à la réalité. Sans doute peut-on parler de la noblesse, de la limpidité de l'âme du poète ? Sans doute peut-on louer son authenticité, son engagement si total ? Sans doute peut-on admirer sa lucidité, et le *Journal* nous en fournit plus qu'une suffisante raison ? Et les pages qu'on y rencontre sur la poésie, sur l'art en général, sur Renoir, Cézanne, Mauriac, sur la souffrance et la solitude de Beethoven, sont peut-être parmi les plus justes et les plus belles qu'on ait écrites au Canada français ? Mais le *Journal* nous présente d'abord et surtout la faiblesse d'un homme et sa longue lutte pour chasser le désespoir qui le guettait à chaque instant. Et ne faut-il pas se résigner, dans une courte étude, à ne livrer que sommairement quelques aspects d'un homme ? D'ailleurs, dès qu'on juge l'humain, l'opposé de ses affirmations est toujours tellement possible !

GEORGES CARTIER

1

Littérature du XXe siècle et christianisme

LA FOI EN JESUS-CHRIST

LE nouveau volume du père Moeller m'a beaucoup plu, car il est écrit avec beaucoup de clarté, et porte la marque d'une grande compréhension. Evidemment, il est plus technique que le *Silence de Dieu*, car il traite d'un problème à la fois plus sérieux et plus positif : celui de la foi. L'étendard ultime de la conduite humaine, ce sont les trois vertus théologiques. La plus grande des trois, c'est la charité ; mais Dom Vonier nous dit que c'est la foi qui se trouve à la base de l'unité des chrétiens. Ce n'est pas la charité qui nous unit, mais d'abord la foi. C'est cette unité par la foi qui est visée dans ce volume. Le père Moeller s'adresse à tous : les indifférents, les rationalistes, ceux qui ne veulent pas de Dieu et ceux qui le cherchent. Il écrit :

« Nous vivons dans un univers sans cesse sillonné d'éclairs mystérieux, traversé de secours occultes, résonnant d'appels multipliés. Mais nous dormons, nous dormons de ce sommeil de l'habitude et de la routine, qui nous cache la réalité authentique. Nous sommes des aveugles, des sourds. De ce sommeil, de ce rêve de la vie, rien ne nous éveille, sinon des chocs inattendus, l'amour, la mort, l'art. Mais les brèches ainsi ouvertes dans notre citadelle intérieure, nous les colmatons fiévreusement ; les traces de pas ainsi gravées sur le sable (de ce monde), nous les effaçons. » (p. 15)

Ces réflexions me rappellent la pièce d'Ibsen, *le Canard sauvage*. Ce canard a été blessé et préfère rester au fond du lac pour éviter la captivité et la cruauté d'un chasseur qui ne lui veut que du bien. Ainsi en est-il de l'homme moderne. Blessé, lui aussi, il semble préférer l'abîme de son péché à la lumière du pardon ; le monde supérieur de la foi lui reste étranger, une pierre d'achoppement. Il se trompe magistralement sur l'évidence de ces « éclairs mystérieux »,

1. MOELLER (Charles). *Littérature du XXe siècle et christianisme*. II. La Foi en Jésus-Christ. Sartre, Henry James, Martin du Gard et Malègue. Tournai, Paris, Casterman, 1953, 354p. 21cm. TB

de ces « secours occultes », de ces « appels multipliés ». Dans cette perspective, la Foi en Jésus-Christ vaut surtout par l'étude des trois éléments nécessaires à l'acte de foi : la raison, la liberté, la grâce ! Chacun de ces points est examiné en détail à travers quatre figures représentatives du monde littéraire contemporain : Jean-Paul Sartre, Henry James, Roger Martin du Gard et Joseph Malègue.

Des écrivains étudiés dans ce deuxième tome, Sartre est le plus éloigné de la foi. Il est fermé d'avance à toute suggestion d'un monde surnaturel. L'athéisme est le point de départ de son existentialisme.

« L'existentialisme n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer toutes les conséquences d'une position athée cohérente. Elle ne cherche pas du tout à plonger l'homme dans le désespoir. Mais si l'on appelle, comme les chrétiens, désespoir, toute attitude d'incroyance, elle part du désespoir originel. »
(*L'existentialisme est un humanisme*, p. 94 et 89)

En toute justice il faut admettre que Sartre a découvert un système de pensée qui semble répondre à un certain besoin de l'homme d'aujourd'hui. Mais il n'a pas découvert une nouvelle vérité ; il n'a pas même réussi à découvrir une nouvelle erreur. Il n'a fait que ressusciter l'ancienne idée philosophique de la contingence universelle. Héraclite n'osait pas plonger dans le fleuve parce que le fleuve n'existait plus à ce moment-là. Sartre, lui, n'ose pas plonger dans l'existence de peur que l'existence n'y soit plus. Il n'ose pas faire face à la réalité de la vie, parce que seuls les « salauds » le font. On peut voir en lui le type parfait du canard sauvage.

« ... Il n'a absolument aucune antenne pour deviner ce qu'est la vie religieuse authentique ; on dirait qu'il n'a jamais lu un seul texte évangélique, un seul livre de mystique ; on dirait qu'il n'a jamais entendu le cri du pécheur qui se tourne vers Dieu et se sent responsable devant lui en même temps que mystérieusement conforté par lui. » (p. 87)

En somme, Sartre ne dépasse pas le sensible. Il n'a rien fait d'autre qu'élaborer une « phénoménologie de la vie sensible ». La base de son système, c'est « une option en faveur du monde de la connaissance sensible ». Il est à ce point enfoncé dans l'égoïsme sensuel que « même si Dieu existait, cela ne changerait rien ». Pour lui le problème de Dieu, s'il y a problème, est « secondaire, inutile, puisqu'il ne changerait rien au déroulement de la vie humaine ». Tout l'enjeu complexe de « l'en-soi » et du « pour soi » n'a pas plus de signification que cela. L'erreur fondamentale de tout l'existentialisme, et de Sartre en particulier, est justement un refus de « dépendance en face des forces qui donnent la vie ». Sur le plan spirituel aussi bien que sur le plan physique, l'homme doit être engendré. Puisque Sartre a refusé cet « engendrement », puisqu'il se « veut sans ascendants comme sans descendants », le père Moeller a tout à fait raison de conclure que

« Sartre n'a rien saisi du problème de la foi en Dieu parce que toute son œuvre va à l'encontre de cette phrase évangélique : « Si vous ne redevenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu. » C'est parce que cette vérité est centrale dans le message chrétien que Sartre n'a jamais nommé celui qui en est l'incarnation divine, Jésus-Christ. » (p. 107)

Henry James est plus ouvert au monde surnaturel. Malheureusement il ne voit que le mal surnaturel. Dans un article sur James, Graham Greene a écrit : « His religion was always a mirror of his experience. Experience taught him to believe in the supernatural evil but not in the supernatural good. » L'expérience dont il est question ici est celle d'un « chroniqueur mondain, superficiel et raffiné, de cette race d'Américains riches qui, au seuil de ce siècle, parcourait l'Europe, de Londres à Florence, et de Venise à Paris ». De ces matériaux James a façonné une « métaphysique du snobisme ». Ses personnages donnent toujours l'impression de vivre en marge de la vie, en dehors des profondeurs du bien et du mal, mais James y voit une dimension surnaturelle. Il voit comment ce monde est asphyxié par la présence du mal.

« James fait pressentir dans les conversations, les intrigues mondaines, les politesses, les convenances anglo-saxonnes, une présence affreuse, celle d'un mal apparemment tout-puissant, celle d'une obsédante magie maléfique. » (p. 140)

Il décrit une société superficielle où les gens ne se disent jamais ce qu'ils pensent, où ils portent « leur âme dans leur épiderme », et le mal qu'il y trouve est si profond qu'il « singe le bien ». Son univers est un univers pervers de *mensonge* et d'*égoïsme* — deux vices qui s'opposent foncièrement aux attitudes dispositives requises par la liberté de la foi : la *sincérité* et l'*oubli de soi*.

« Le monde de James est clos sur lui-même, étouffant, enserré dans les liens d'une abyssale complicité mondaine qui se pare du faux reflet de la beauté divine... Nous sommes ici, j'espère l'avoir montré, à une profondeur telle que nous y retrouvons les substructions spirituelles de la vie, celle que Camus, Sartre, Malraux ignorent ou négligent. » (p. 162)

A travers les œuvres de Sartre et James, le père Moeller a su illustrer la liberté et la surnaturalité de la foi.

La troisième analyse, le *Jean Barois* de Martin du Gard, démontre, par contraste, que la foi est également raisonnable. Il faut de bonnes raisons pour croire. « Croyez à mes œuvres, afin que vous *sachiez* et *reconnaissez* que le Père est en moi et que je suis dans le Père » (Jean, X-38). Donc, la foi n'est pas un sentiment, un idéalisme vague ; ni une confiance obscure d'une miséricorde de Dieu envers nous ; ni seulement une force intérieure qui nous pousse vers un idéal ; ni une intuition mystique ; ni une peur !

« La foi suppose des dispositions morales ; elle comporte une morale, un ordre social ; elle s'accompagne et se nourrit d'expériences intérieures ; elle donne un sens à la mort. Mais elle n'est pas consentement aveugle de la volonté ; elle est acte de l'intelligence adhérant à la vérité. » (p. 215)

La foi, c'est un acte par lequel nous donnons notre assentiment à une réalité venant de l'extérieur mais qui, par la suite, s'empare de tout l'homme. Comme disent les théologiens, « les choses de la foi nous viennent à l'esprit par un acquiescement de l'homme aux affirmations de Dieu ». On croit parce que Dieu parle. Jean Mouroux nous dit que dans l'acte de foi « Je fais exister en moi une idée et à travers cette idée je vise, je saisis, j'affirme la réalité divine ». On voit que le père Moeller touche aux profondeurs de la théologie. Il

importe d'avoir des notions claires en cette matière, de comprendre que, quand Dieu parle, il n'a pas l'intention de tromper, et qu'en plein centre de notre foi, se dresse le dogme de l'incarnation.

« Martin du Gard n'a pas vu que la foi est aussi une vérité. Il ne l'a pas vu, parce qu'il y a un nom qu'il ne prononce jamais dans son œuvre, le nom de celui qui est le fondement de la vérité de la foi, car Il est la Vérité même, Jésus-Christ. » (p. 216)

Le plus beau chapitre de l'ouvrage est consacré à l'étude de *Augustin ou le Maître est là* de Malègue. L'auteur se limite à suivre l'itinéraire religieux du personnage principal et cela suffit à « synthétiser les aspects de la foi que ce livre a pour dessein d'éclairer : libre, raisonnable, surnaturelle ». Pourtant, ce qui ressort de cette synthèse, c'est un aspect de la grâce, cet aspect « que nous n'avons pas l'initiative de nous initier ni de nous engager dans un ordre aussi surnaturel que l'est celui de la foi... c'est Dieu lui-même qui engendre en nous et l'acte et la vertu de foi, c'est lui qui se fait croire par nous ; il tire de nous cette foi, mais d'abord il l'y infuse ». (Bernard, *la Foi*, Initiation théologique, t. I, p. 301) Le drame d'Augustin commence à « l'âge mystique » de l'adolescence. Pendant une période de convalescence, « il entendit un appel précis à la vie religieuse sacerdotale ». C'est alors qu'il « a vécu un des points suprêmes de sa vie », « qu'il a tenu sa vie entre ses mains ». Cette grâce capitale, Augustin l'a refusée. Ce n'est que plus tard, au soir de sa vie, qu'il comprend qu'un tel refus conduit nécessairement au fond du lac où se réfugient les canards sauvages. L'homme sans foi, l'homme qui refuse la grâce, c'est le *hollow man* de T. S. Elliot.

"We are the hollow men, we are the suffed men...
Shape without form, shade without color,
Paralysed force, gesture without motion."

(*The Wasteland*)

C'est à la onzième heure aussi, qu'Augustin a compris « qu'on ne conserve pas Dieu à un prix moindre... on n'est pas calculateur des moindres frais, ni opportuniste, ni léger, quand il s'agit de Dieu ». (T. II, p. 499) Ces leçons sont profondes et d'une haute valeur pour notre monde contemporain. Il nous faut des témoins de Pâques car « ce qui vainc le monde c'est notre foi ». La foi est la clef de la vie, la clef qui ouvre le mystère de l'univers, la seule, d'ailleurs, qui ne force pas les serrures. En terminant j'aimerais rappeler ces mots de *la Fin d'une liaison*, qui s'inscrivent dans l'atmosphère athée de notre siècle comme un signe de victoire, ces mots qui sont comme une source de courage pour tous ceux qui, comme Sarah, luttent dans les ténèbres :

« Je crois à l'existence de Dieu, je crois à tous le bataclan, il n'y a rien à quoi je ne crois... j'ai attrapé la foi comme on attrape une maladie. Je suis tombée croyante comme on tombe amoureuse... je n'ai jamais cru en rien comme je crois maintenant. C'est une certitude. »

Que tous les Sartre, tous les James et tous les Martin du Gard attrapent cette maladie, tombent amoureux ! Qu'ils trouvent au plus vite cette certitude que Sarah a su reconnaître sur « l'île mystérieuse » de ce monde.

BERNARD G. MURCHLAND, c.s.c.

*Il est inutile de condamner le livre de Papini sur le diable*¹

Du fameux hymne de Satan de Carducci défini par l'auteur lui-même comme un « air de guitare » jusqu'à ces pages désordonnées et fatiguées du bon Papini, on n'avait jamais tant discouru du diable en Italie. « Il jaillit du cœur », disait Carducci de son hymne ; à son tour Papino proclame en plus d'un endroit et avec force que sa bonté vient purement du cœur et qu'il ne veut rien d'autre qu'enseigner la véritable charité aux Papes et aux Conciles, aux Pères et aux Docteurs de l'Eglise, aux saints et aux âmes pieuses, en un mot à l'Eglise, qui ne comprend pas encore certaines choses et ne veut pas les comprendre, alors qu'à Florence elles sont si claires, que Ferdinand Tirinnanzi (brave ami de Papini) les a comprises. Les responsables d'un état d'esprit aussi arriéré, à l'air de dire Papini, — se posant tantôt en réformateur et prophète et tantôt en Hercule qui vide l'enfer — ce sont les pitoyables et mesquins théologiens.

Papini est monté contre les théologiens et ce n'est pas d'aujourd'hui. Nous dirions que ça se voit. Il cite une phrase du Nouveau Testament et il l'inscrit comme au compte de saint Augustin. En un autre point, il fait une distinction entre l'Esprit du Père et le Saint-Esprit et il se demande avec angoisse duquel il s'agit. Papini ignore que cela n'est pas encore de la théologie, malheureusement, c'est beaucoup moins et beaucoup plus ; c'est le catéchisme ; et si dans le passé on pouvait accepter de lui en tant que catéchumène de pareilles sorties, aujourd'hui, après trente ans et plus de vie chrétienne et surtout de prière chrétienne, on ne comprend plus et l'on demeure perplexe et troublé. Pendant tant d'années, n'a-t-il donc rien appris ?

La conversion avait renforcé chez Papini des qualités maîtresses qui donnaient sa juste mesure d'écrivain ; et elle était arrivée à cela en écartant, désormais pour toujours, le pire Papini tout en revirements hargneux, en coups de boutoir acharnés, en bizarreries sacrilèges. Or voici, au contraire que, dans le grand souffle, fort rhétorique, d'une charité supérieure, s'échappent de nouveau une autre fois, comme des feuilles sèches et moisies, les extravagances les plus amères du type de « L'autre but ».

Il écrivait alors : « Je crois que ma mission... doit être la même que celle du diable dans le grand univers du Seigneur ». Sur la couverture du livre d'aujourd'hui, Papini revient au vilain jeu et, avec la typographie et les reproductions tend à suggérer une sorte de parallèle, sinon d'identification, entre lui et le diable. A Papini, il semble qu'il y ait des choses terribles, macabres, diaboliques ; il ne doute même pas combien elles sont... nous renonçons à définir ce qu'elles sont. Nous lisons donc des mots accouplés tels que Dieu-

1. Cet article est paru dans l'Osservatore Romano du 5 février 1954.

douteur, Dieu-athée, Dieu-tentateur, et autres aménités désordonnées qui, franchement, ne s'expliquent que par une reprise de vieilles annotations, comme dans le d'Annunzio de la fin. Pour toute défense, Papini élève les mains et déclare : « ma jeune sympathie pour l'Ange déchu avait le sens d'une prémonition » (p. 7). Mais Papini comprend-il ce qu'il écrit ? Parfois, si on lui veut du bien, il faut en douter.

Ses habituelles fanfaronnades peuvent passer (je fais cela et cela personne ne l'a fait ; je donne les vraies causes de la rébellion ; je connais les vrais rapports entre Dieu et le Diable ; maintenant je vous dirai moi où se trouve le diable) ; mais ce qui ne peut passer ce sont des expressions qui, dans des questions sacrées, deviennent de véritables irrévérences, d'anciens blasphèmes mal dissimulés sous de nouvelles bonnes intentions. De la même manière que les mauvaises intentions d'autrefois, ne détruisaient pas chez Papini ce qu'il y avait de bon, pareillement les bonnes intentions proclamées aujourd'hui ne détruisent pas ce qui demeure de mauvais chez lui.

Il faut beaucoup de surdité et une obstination spirituelle pour tirer de la poussière de manuels et d'encyclopédies, de vieilles théories qui, si elles avaient même du poids en elles-mêmes, citées comme elles le sont de la sorte, entre une grossièreté de Pierre Giordani et un fragment d'Hemingway, apparaissent comme de simples et insipides bizarreries, des grelots pour divertir le gros public et faire sortir de leurs gonds les gens responsables. Ce n'est pas de la folie, qu'on y fasse attention, mais de la vilaine astuce ; ce n'est pas de l'audace, mais du calcul.

Que dire en effet du consentement à une campagne de vente toute basée sur une condamnation redoutée (ou désirée) ? Le livre n'est pas encore sorti que déjà ce redoutable organe de la police intellectuelle qui répond au nom du Saint-Office veillait toutes les nuits pour le condamner. Dans une interview, l'auteur se réclamait lui-même, modestement, de Galilée, de Rosmini, d'autres grands personnages tombés victimes des féroces théologiens. Hélas, qui se serait attendu à cela de la part de Papini ? Ne se rappelle-t-il plus l'air que cela avait quand il était encore jeune ? Et n'a-t-il pas lutté lui aussi avec nous et pour nous afin de remettre les choses au point ? Il ne manquait qu'une seule chose : une allusion à Giordano Bruno...

On sait que, conformément au canon 1399, un livre plein d'erreurs explicites, voire excentriques et retentissantes, comme en est rempli celui de Papini, est *ipso jure prohibitus*. Le magistère de l'Eglise n'intervient que dans le cas de très graves tromperies s'attaquant à la bonne foi des fidèles ; dans le cas de livres qui ont une importance doctrinale. Le magistère de l'Eglise, tout en étant une chose plutôt simple, est toutefois une chose sérieuse. On ne voit pas ce que l'Eglise pourrait faire avec un pareil livre entre les mains.

Nous regrettons qu'une telle mésaventure soit arrivée au vieil écrivain toscan, mais elle ne fera tort, tout au plus, qu'à son catholicisme, et non point au catholicisme. Même les moins avisés des fidèles, placés devant de telles infortunes d'un casse-cou... quelque

peu chargé d'ans, ne sont pas d'accord, mais ne s'élèvent même pas contre lui. Ils y trouvent plutôt un motif pour veiller avec un souci plus grand sur leur propre foi, pour travailler à leur propre salut, déjà fort difficile, sans toutes les allègres arrogances qui prétendraient nous faire accomplir nous-mêmes le salut impossible de quelqu'un qui, comme le diable, ne veut pas être sauvé. Certes, car Papini, alors que le Christ nous a sauvés du démon, veut, lui, (mais avec nous et pas seul, reconnaissons-le), sauver le diable du Christ...

Pour tous les goûts

AUTOUR DE LA MAISON

Michelle Le Normand

Le poème en prose d'une enfance heureuse s'écoulant loin des bruits de la ville dans une ambiance chaudement familiale. Cette réimpression nous fait penser aux « Images d'Alain Fournier » mais avec une saveur authentiquement canadienne.

168 pages — \$1.25

VIES ET OEUVRES D'ECRIVAINS

Louis Chaigne

Henri de Montherlant, Antoine de Saint-Exupéry, Georges Bernanos, Ramuz, Pearl Buck, Graham Greene, Marie Noël, Valéry, Claudel, Gide, Proust, Maurois, Mauriac.

2 volumes de 278 et 298 pages — chacun \$2.35

HISTOIRE SAINTE

Marie Fargues

Cette histoire sainte tirée des textes bibliques est magnifiquement illustrée en couleurs. Elle contient des cartes de Palestine et des plans qui situent parfaitement les événements de cette époque.

294 pages — \$2.35

Ajoutez 10% pour frais de poste

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal — PL. 8335

Littérature canadienne

M. le chanoine Lionel GROULX

LITTÉRATURE

Ecrits divers

GROULX (Lionel).

Pour bâtir. Discours-préface de Son Eminence le cardinal Paul-Emile Léger. [Montréal] l'Action Nationale [c 1953]. 216p. 22cm. \$2.00 (par la poste \$2.10).

TB

On ne présente plus monsieur le chanoine Lionel Groulx, notre historien national.

Pour bâtir est un recueil des dernières conférences qu'il a prononcées. Aucune de ces conférences ne remonte à plus de deux ans. Tous les textes sont pleins de

substance. L'historien-conférencier s'adresse tantôt aux congressistes réunis à Québec, en 1952, à l'occasion de la convocation du Conseil de vie française en Amérique, tantôt à des cultivateurs et, là, il brosse un tableau de ce qu'était hier, un hier encore tout proche, et sème sous forme interrogative quelques idées fécondes et dynamiques. Dans une autre conférence, il s'adresse aux membres d'un conseil de stratégie, groupement d'amis réunis pour commémorer le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Deux belles conférences destinées aux jeunes filles de nos maisons de haut enseignement sont à lire et à relire. C'est le prêtre-patriote qui jette à pleines mains le grain de sa vaste érudition fondée sur sa belle science d'historien.

Nous omettons, faute d'espace, de citer plusieurs autres textes qui feront les délices des lecteurs de toutes catégories et de tous les milieux. On affirme que monsieur le chanoine Groulx est un grand historien, un fécond et pertinent écrivain, mais qui osera affirmer qu'on l'ait suffisamment lu, que ses admirateurs se soient acquittés envers lui de leur dette de reconnaissance? Un excellent moyen de le faire serait de répandre à profusion son dernier volume, *Pour bâtir*, qui contient plusieurs conférences, toutes de belle inspiration et d'une haute qualité littéraire.

Souhaitons que cette édition bien lancée s'épuise en quelques

mois. Que nos éducateurs sachent se procurer à temps ce volume pour en faire une large diffusion à l'occasion des distributions de prix de fin d'année. Quel beau témoignage à rendre au grand patriote de chez nous qui a tant aimé son petit peuple et n'a cessé de revendiquer pour lui un rang à la hauteur de son destin !

RODOLPHE LAPLANTE

La pensée de Henri Bourassa. [Montréal] l'Action Nationale [1954]. 244p. 19.5cm. \$1.00 (par la poste \$1.10).

TB

Si M. Henri Bourassa fut un de nos penseurs les plus vigoureux et les plus clairvoyants, il demeure que son œuvre, éparsée et enfouie dans les journaux de l'époque, court le risque de n'être point pour le Canadien d'aujourd'hui la source inspiratrice d'idéal et génératrice d'action qu'elle devrait être. Aussi doit-on louer la direction de *l'Action Nationale* d'avoir su coordonner les efforts de quelques-uns de nos intellectuels en vue dans une tentative aussi heureuse qu'éclairée pour recueillir et sauver du silence la pensée écrite de l'« orateur de grande classe », du « tribun redouté » et du conférencier vivant » que fut M. Bourassa.

Les pages que nous présentons à nos lecteurs ne constituent pas seulement un hommage et un service à la mémoire du grand Canadien, mais une invitation pour tous nos contemporains à s'inspirer davantage de son œuvre dans l'accomplissement des tâches qui les sollicitent. Définissant l'œuvre de M. Bourassa, l'auteur de *l'Introduction* de cet ouvrage écrit :



(Cliché Albert Dumas)

Henri BOURASSA

« ... Bourassa, ne laisse pas seulement derrière lui des gestes héroïques et des déclarations à l'emporte-pièce dans des assemblées contradictoires ou non : il laisse une œuvre. Une des rares œuvres de cette importance et de cette envergure dans le domaine de la pensée politique au Canada ; œuvre où fourmillent non seulement les idées, les principes, les leçons d'expérience, mais aussi où s'est accumulée une documentation historique fort précieuse pour l'éducation nationale, et enregistré au jour le jour le récit vivant d'un témoin cultivé et documenté relativement aux grands faits historiques qui se sont déroulés sous ses yeux et auxquels il a participé. » Comment ne pas reconnaître après la lecture de ces lignes

l'à-propos et le bien-fondé de l'effort tenté par *l'Action Nationale* pour stimuler l'intérêt des nôtres autour de la pensée d'un homme dont le nom demeure synonyme d'esprit indomptable et de volonté incorruptible ? Ce serait une grave erreur que de croire que la pensée de M. Bourassa, si elle a marqué notre vie politique à un tournant décisif de notre histoire, est aujourd'hui désuète. Solidement assise sur des principes rigoureux et une culture marquée du souci d'une documentation positive aussi précise que possible, elle conserve encore de nos jours tout son dynamisme. Le présent ouvrage n'en retrace il est vrai, que quelques aspects principaux, mais les analyses qu'il renferme demeurent parmi les plus pénétrantes que nous possédions de la pensée de l'homme public. Les quelques titres de chapitre suivants donnent une idée de l'ampleur de l'étude conduite avec beaucoup d'objectivité et de compétence par une équipe composée des RR. PP. J.-P. Archambault, s.j. et R. Arès, s.j., de Mlle Anne Bourassa et de MM. P. Allen, A. Bergevin, A. Laurendeau, F.-A. Angers et R. Parenteau : *le Nationalisme de Bourassa, Bourassa et l'impérialisme anglais, Problèmes de la paix selon Bourassa, Rôle du catholicisme dans la pensée de Bourassa, Un grand apôtre de la famille, les Idées économiques et sociales de Bourassa, les Œuvres de Bourassa* (index par sujet des ouvrages, articles et conférences).

Cet ouvrage capital, nous le souhaitons ardemment, aura sa place aussi bien dans les bibliothèques des particuliers que dans

celles des institutions les plus diverses. Qu'on se fasse un devoir de puiser soi-même à cette veine riche et qu'on sache aussi y inviter la jeunesse.

ALAIN MERCIER

Roman

ROY (Gabrielle).

Alexandre Chenevert. Roman. Montréal, Beauchemin, 1954. 373 p. 20.5 cm. \$3.00 (par la poste \$3.10).

B

Ce n'est jamais sans quelque appréhension qu'un critique entreprend de faire part de sa déception à propos du dernier ouvrage d'un écrivain aussi bien vu et aussi cordialement reçu que Mme Gabrielle Roy. Et pourtant, la tâche m'incombe aujourd'hui de traduire et de motiver en quelques lignes une impression fortement teintée de déception. On voudra bien voir dans ce sentiment moins la conséquence d'un optimisme exagéré que la résultante d'une exigence fondée sur la reconnaissance du talent authentique de la romancière. Les dons de Mme Roy ne sont pas de ceux dont il soit permis de suspecter la qualité. Mais il reste à savoir si l'usage qu'elle en fait s'avère, à l'occasion de son dernier roman, aussi heureux qu'on aurait pu le souhaiter.

Pour ma part, je me garderai bien de reconnaître à cet *Alexandre Chenevert* les mérites exceptionnels d'un *Bonheur d'occasion*. Même si la langue flasque, grise et parfois laborieuse du dernier livre de l'écrivain canadien rappelle parfois l'inexpérience et certaines gaucheries de la romancière débutante, je demeure fort peu disposé à convenir que ces deux

œuvres soient d'égale valeur. Alors que le drame de la famille Lacasse se déroulait dans un univers grouillant de vie et tout imprégné d'humanité attendrie et douloureuse, dans un cadre aux couleurs un peu criardes et voulues, l'aventure du dernier héros de Mme Roy se situe dans un décor neutre, dépouillé jusqu'à l'indigence et quasi désertique. Si l'on y sent, d'aventure, palpiter l'âme émue et chaleureuse de la romancière, ce n'est plus avec cette plénitude et cette chaude sympathie des débuts, mais à travers une amertume qui a quelque chose de conventionnel et d'ennuyé. *Alexandre Chenevert* n'a rien du roman humain, réaliste et vigoureux qui valut à l'auteur les honneurs du Fémina ; est-ce même un roman ? J'y verrais bien plus volontiers un portrait fouillé, léché, méticuleux, une chronique tissée des mille riens qui composent l'existence quotidienne.

Tel quel, cependant, le personnage s'anime et vit, nous atteint et nous remue. Cet être tendu, ronchonneur, solitaire, harcelé par le désir d'être heureux, émotif, susceptible, insociable, méfiant, instable et dispersé rejoint le compagnon mystérieux et jamais rasséréiné que chacun porte en lui. Au fil de cette existence sans éclat et presque sans consolation, c'est une part de nous-même dérivant vers l'Éternité que la romancière nous invite à contempler. Elle sait capter le rythme de la vie dévorante, l'espoir sans cesse menacé de l'humanité haletante sous sa misère, l'héroïsme obscur qui se cache derrière la fidélité au devoir quotidien, l'écrasante solitude sur laquelle débouche pres-



(Annette et Bazil Zarov)

Gabrielle Roy

que toujours notre pauvre amour humain. A travers ce personnage dont le trait caricatural de Mme Roy vient parfois accuser la physionomie, l'auteur nous livre une vision assez attristante d'un monde où « tant de gens n'arrivent à exprimer leur affection que par l'inquiétude » et où « le meilleur du cœur semble destiné à s'user en regrets ».

Si, pour cette fois encore, Mme Gabrielle Roy n'a pas écrit l'œuvre majeure que nous attendons d'elle, il reste que son dernier roman constitue un tableau nuancé et fidèle de la vie quotidienne. L'affabulation, il va sans dire, reste mince, gauche et par trop dénuée d'intérêt. Peut-être n'en ferions-nous pas grief à la romancière si son sens incisif et toujours en éveil de l'observation, sa pres-

tigieuse facilité à créer une atmosphère, sa passion presque impitoyable du détail ne nous autorisaient à espérer davantage d'un talent original et plein de ressources.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

HISTOIRE

RINGUET.

L'Amiral et le Facteur ou comment l'Amérique ne fut pas découverte. Montréal, Librairie André Dussault [c 1954]. 206p. ill. cartes, 20cm. \$1.90 (par la poste \$2.00).

TB

Que l'histoire, comme une science exacte qu'elle est, ait constamment besoin de révision, voilà un principe que nous rappelle avec autorité le dernier livre de Ringuet, *L'Amiral et le Facteur*. Mais il devient impossible, à la lecture de ce petit ouvrage, de ne pas se demander si les corrections apportées à la donnée historique traditionnelle des faits par Ringuet demeurent aussi impartiales et objectives qu'elles veulent l'être. Déjà *Un monde était leur empire* ne portait-il pas la marque d'un esprit prévenu contre les conquérants espagnols de l'Amérique ? Décidément, Ringuet n'aime pas laisser les idoles intactes. Son dernier livre est un chef-d'œuvre de décollation. Et je suis bien près de penser que les panégyristes à tous crins de Colomb ne sortiront pas de cette étude sans quelque blessure à leur enthousiasme sincère mais puéril, au dire de l'historien.

L'intention avouée de l'auteur de *L'Amiral et le Facteur* est triple : établir que Vespuce fut le premier à reconnaître le Nouveau



RINGUET

Monde comme un continent distinct de l'Eurasie ; démontrer que le baptême de l'Amérique ne fut pas la suite d'une erreur ; prouver que l'importance historique du personnage de Colomb dépasse de beaucoup son importance géographique. Pour y arriver, Ringuet passe en revue la connaissance géographique médiévale, étudiée en les comparant les notions et les travaux des géographes, des cosmographes et des cartographes en faveur à l'époque. Dès qu'il se livre à l'inventaire rapide des connaissances géographiques de Colomb, il faut voir avec quelle complaisance manifeste il en relève l'in vraisemblable fantaisie et en souligne l'absurdité. Aux yeux de l'historien canadien, l'Amiral génois fait figure d'imaginatif, de rêveur, de grand conteur et de

grand gobeur, de piètre cosmographe, de hâbleur au verbe ardent, contagieux et irrésistible. A la lumière de l'exposé de Ringuet, le personnage épique du Découvreur de nos manuels d'écoliers se mue en aventurier jaloux, entêté, intéressé et inhumain, en mégalomane doublé d'un illuminé. Que l'auteur n'aime pas Colomb, c'est son droit, mais qu'il s'acharne à ruiner en nous l'estime et fasse table rase des qualités certaines d'un explorateur courageux nous laisse étonnés et sceptiques.

Mais ce sentiment, encore superficiel, a bientôt fait de dégénérer en véritable malaise lorsque Ringuet nous met en présence du portrait antithétique et peut-être même retouché du Facteur florentin. L'irrévérence agacée de l'historien se métamorphose alors en un respect admiratif et sans borne. Rien n'est épargné pour prêter à Vespuce les traits de l'homme véridique : réalisme, prudence, pondération, sérieux, diligence. Observateur consciencieux et cosmographe averti, ce dernier doit être cru sur parole. Cela semble du moins l'opinion irréductible de Ringuet. Reste à savoir quel compte il faut tenir d'un jugement aussi catégorique lorsqu'il

néglige de produire ses sources... N'éprouvant d'ordinaire, pour ma part, aucun attrait particulier pour l'appareil savant de la critique moderne, j'avoue concevoir assez mal qu'on puisse se livrer d'aussi bon gré à la décollation d'un personnage tel que Christophe Colomb, sans fournir au lecteur quelques garanties sur ses avancés. Il est dommage que Ringuet semble, au contraire, s'accommoder assez allègrement du silence et n'éprouver aucun scrupule à ne jamais mettre son lecteur à même de contrôler, rapidement et sûrement, la valeur scientifique de son travail.

A l'instar de l'auteur de *Un monde était leur empire*, celui de *l'Amiral et le Facteur* n'est pas à l'abri de tout reproche : son écriture plate, massive et incolore, ses répétitions fréquentes et gauches, son érudition encore livresque et sa critique peu nuancée nuisent à l'intérêt et à l'élégance de la narration. Il demeure que cette étude, à cause de ces lacunes, ne s'impose pas comme une mise au point sérieuse sur le problème de la paternité de l'Amérique, et le fruit d'une recherche patiente et courageuse.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

NOTRE CLUB

LES DEUX LIVRES DU MOIS

*vous offre 2 livres « VEDETTES » d'une valeur de \$4.00
pour seulement \$2.50*

Adresse :

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal — PL. 8335

Littérature étrangère

LITTÉRATURE

Ecrits divers

DUMAS (Alexandre).

Voyage en Russie. De Paris à Saint-Petersbourg. [Montréal] le Cercle du Livre de France, s.d. 304p. 20.5cm.

B

Le *Voyage en Russie*, précisent les éditeurs, n'a pas été édité depuis soixante-dix ans. Cet ouvrage d'Alexandre Dumas est considérable. Ce n'est là qu'une première tranche qui cependant forme un tout et doit être suivie de l'histoire des Russes.

Chacun connaît l'histoire des *Trois Mousquetaires* ou de *Monte-Cristo*, mais rares sont ceux qui ont lu ce texte oublié et dont la réédition sera appréciée de tous ceux qui aiment la prose fantaisiste, cursive, étincelante du romancier français.

Ce *Voyage en Russie* est à vrai dire une courte histoire de la Russie d'il y a cent ans. Le départ s'effectue en 1846. Nous n'avons pas compétence pour juger de la valeur historique de l'œuvre d'Alexandre Dumas qui fut souvent sujet à caution en ses autres ouvrages. Ces pages, vivantes comme un roman, enchanteront les lecteurs de toutes catégories à une époque où la Russie et ses satellites constituent une énigme pour le monde.

En ces temps lointains, mais pourtant si près de nous, le tsarisme dirigeait toute la Russie, toute la grande Russie. Les serfs venaient à peine d'être émancipés mais ces derniers eux-mêmes ne

croyaient guère à leur libération. C'était l'époque où la cour impériale de Russie parlait français.

L'auteur prend évidemment prétexte de ce voyage pour nous entretenir longtemps du tsar Pierre 1er, de la grande Catherine. Le tout est complété et agrémenté d'histoire locale, d'un chapitre sur la chasse à l'ours, etc...

Un historien compétent jugera probablement qu'il y a dans ces pages peu de points d'histoire inédite, mais le lecteur ordinaire trouvera profit et agrément à effectuer ce « voyage en Russie » en compagnie d'Alexandre Dumas.

Nous avons précisé que cet ouvrage était pour adultes, non pas parce que ce volume pêche contre la morale, mais à cause de certains textes courts, de quelques scènes se déroulant à la cour impériale, moins indiqués pour jeunes. Répétons-le cependant, rien d'osé, de choquant, n'apparaît dans ce volume oublié d'Alexandre Dumas.

Cette réédition réjouira ceux qui aiment les récits de Dumas et se piquent de connaître la grande Russie d'il y a cent ans.

RODOLPHE LAPLANTE

MICHEL-DROIT.

André Maurois. Paris, Editions Universitaires [c 1953]. 150p. h.-t. 17.5cm. (Coll. *Classiques du XXe siècle*, no 6).

TB

Dans un essai exhaustif et de grand mérite, M. Michel-Droit livre au lecteur une des épures

les plus achevées que nous possédions de la physionomie morale et littéraire du romancier de *Bernard Quesnay*. Mais l'auteur de cette sixième étude de la magnifique collection que dirige M. Pierre de Boisdeffre, *Classiques du XXe siècle*, ne s'en tient pas uniquement au créateur de fictions ; il projette aussi les lumières d'une intelligence lucide et sympathique sur le biographe, l'historien et le moraliste. Les pages qu'il consacre à l'art de Maurois biographe sont parmi les plus neuves de l'ouvrage et parmi les plus définitives qui aient été écrites sur cette tranche de l'œuvre mauroisienne.

On ne résume pas sans en altérer certains plans et sans en fausser les perspectives une étude d'une texture aussi serrée que celle de M. Michel-Droit. Aussi me bornerai-je à ne relever ici que les traits caractéristiques et saillants du portrait moral de l'écrivain, tracé par le critique, le caractère de délivrance qui marque l'œuvre biographique de l'auteur de *Disraeli* et les lignes maîtresses de l'art de vivre élaboré par Maurois.

Esprit vaguement romantique et caractère fortement trempé, l'écrivain de *Climats* a livré de lui-même, dans son œuvre, un portrait nuancé d'optimisme mélancolique, de confiance inaltérable dans le monde et dans les hommes, de bienveillance indulgente, d'attachement et de respect envers tout ce qui a été acquis de bon dans le passé, de mesure, de volonté tenace et persévérante, de fidélité intellectuelle et sentimentale. « Ni matérialiste pur, ni idéaliste, préférant le doute à la captivité à l'intérieur d'un sys-



André MAUROIS

tème », Maurois échappe au pessimisme et au fatalisme par une grande volonté d'action. Toute son œuvre de biographe représente d'ailleurs un effort de littérature à travers certains types choisis par l'écrivain en raison de leurs affinités spirituelles et de leur parenté d'âme avec la sienne propre. Sur cet aspect de son œuvre, Maurois a pris soin de nous éclairer une fois pour toutes. « La biographie considérée comme moyen d'expression, écrit-il, c'est celle dont le sujet a été choisi par l'auteur pour répondre à un besoin secret de sa nature. Elle sera écrite avec une émotion plus naturelle qu'une autre parce qu'à travers les sentiments et les aventures du personnage s'exprimeront les sentiments du biographe lui-même : elle sera, dans une

certaine mesure, une autobiographie déguisée en biographie.»

Comme tous ceux qui ont vécu et qui ont souffert, Maurois a su dégager de sa vie et de ses souffrances un art de vivre où il exalte l'action éclairée et guidée par la pensée, suscitée et commandée par la volonté qui est, chez lui, génératrice de foi et d'espérance. Aussi est-ce en raison de ce fait que presque chaque page de l'auteur de *l'Instinct du bonheur* semble marquée au coin d'une volonté ferme de compréhension mutuelle, de conciliation et de coopération. Pour Maurois, les grandes règles de vie et de pensée demeurent l'espérance, l'indulgence, la fidélité et la charité. Quant à la religion de l'esprit que l'écrivain croit pouvoir pratiquer sans le secours d'un Dieu transcendant, tout lecteur chrétien saura vite reconnaître qu'elle s'appuie sur une base bien fragile.

En conclusion, M. Michel-Droit précise le sens de la mission d'André Maurois dans notre monde du XX^e siècle en appliquant à l'écrivain contemporain ce qu'il écrivait lui-même naguère à propos de Voltaire : «Il faut bien que des synthèses soient faites de temps à autre et que des écrivains remâchent pour la masse des hommes le travail des spécialistes. Faute de quoi, une brèche infranchissable se creuserait entre les techniciens et l'homme de la rue et ce serait un grand désordre.»

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

SUBERVILLE (Jean).

Théorie de l'art et des genres littéraires. A l'usage des classes de lettres du second degré et de l'enseignement supérieur. Nouvelle édition. Paris, Editions de l'Ecole

[1951]. 486p. 20.5cm. \$2.25 (par la poste \$2.35).

TB

Ceux qui enseignent ou étudient les genres littéraires et l'art d'écrire avaient bien pour se guider les ouvrages de Mgr Grente : *la Composition et le style* (Beauchesne) et de Gustave Lanson : *Conseils sur l'art d'écrire* (Hachette) ; mais ils trouveront dans ce nouvel ouvrage un instrument de travail précieux.

Si la période d'après-guerre a vu naître de multiples ouvrages de Mémoires, notes, etc., composés, pour la plupart, par des hommes d'Etat, des ministres, des diplomates, elle a également permis la publication d'études élaborées dans la méditation, le silence et la réflexion des années de réclusion et de demi-captivité de l'occupation allemande. «Nous avons pour une bonne part, composé cet ouvrage, fruit d'une expérience déjà longue, dans la nuit de l'occupation ennemie, écrit M. Suberville.» Que les lecteurs qui regrettent souvent le manque de fini et de profondeur des ouvrages de ce genre se rassurent : ce nouveau manuel — je devrais bien plutôt dire ce traité — ne les décevra pas. En effet, la qualité maîtresse de ce code me semble bien être la clarté. Voilà qui n'est pas peu dire, quand on sait que les citations, les extraits abondent à toutes les pages ; mais, en bon Français qu'il est, l'auteur a su faire un plan et le suivre fidèlement. L'art de la transition qu'il conseille fortement, il le pratique fort habilement et fort discrètement.

On est vraiment étonné de constater l'abondance des ques-

tions abordées dans ce livre. Tout y passe : l'art, les facultés littéraires, le style, la poésie, les genres littéraires : épique, dramatique, didactique, lyrique, épistolaire, oratoire, historique, romanesque. L'étude consacrée au roman plaira à plusieurs, car elle est quasi exhaustive.

Destiné à l'usage des étudiants, l'ouvrage est solidement relié et les caractères de différents tons, très nets. Un index alphabétique détaillé, une table des matières adroitement dressée et une bibliographie choisie complètent ce livre auquel les mérites ne manquent pas pour conquérir un vaste public.

M.-A. GUÉRIN

Romans

BOJER (Johan).

Coupable. Roman. Traduit du norvégien par André Jolivet. Paris, Calman-Lévy [c 1953]. 295p. 21cm.

B?

Aucun titre ne saurait exprimer de façon plus adéquate l'idée dominante du drame vécu par le héros de ce roman.

De retour d'Amérique après cinq années d'absence forcée, Kristen Fjelken rentre dans sa commune pour reprendre sa place au foyer. Il veut refaire sa vie, naguère brisée par la naissance d'un fils naturel après son mariage avec Gunhild. Cette femme au cœur généreux, avec laquelle il a échangé pendant son absence une correspondance suivie, lui a depuis longtemps pardonné. Elle l'accueille avec joie. Mais Kristen doit compter avec le mépris et la méchanceté des gens de la commune. Même chez lui il continue de se

sentir étranger. Gunhild meurt bientôt et quelque peu délaissée, elle qui a poussé le courage, la bonté et le dévouement jusqu'à élever Reidar, l'enfant naturel. Péniblement Kristen s'habitue à la solitude de la ferme et triomphe du mépris des paysans. Mais les enfants ont grandi ; ils étouffent entre les murs de la maison paternelle et songent à partir. Toujours écrasé sous le poids de sa culpabilité, Kristen se livrera enfin à la police pour sauver Reidar.

Coupable est un roman bien composé, franc et robuste. L'action y est d'un intérêt soutenu. Le romancier y établit un contraste vraiment saisissant entre l'attitude charitable de la mère et celle des gens de la commune qui s'opposent à la réhabilitation de Kristen. Ce dernier s'analyse sans répit et tente vainement de s'affranchir du sentiment de culpabilité qui l'étreint. Seul le pardon de Dieu le libérerait du boulet qu'il traîne, mais il est incroyant et lecteur fervent de Voltaire. Si l'on compatit volontiers à la misère du héros de Bojer en proie au remords et à la faiblesse humaine, on regrette que tant de bonne volonté ne trouve pas appui sur la grâce de Dieu.

GEORGES PONTON, c.s.c.

CALDWELL (Taylor).

Il fut un temps. Paris, Presses de la Cité, 1953. 426p. \$2.50 (par la poste \$2.60).

B

C'est à travers la conscience de son héros, toute l'aventure spirituelle d'un jeune homme malheureux que nous fait revivre ici Taylor Caldwell.

Les souvenirs de Frank Clair remontent à sa deuxième année, alors qu'il habitait Haut-Broughton. Evidemment, ces souvenirs sont très vagues et se confondent un peu avec le rêve. Mais il nous permettent d'assister au lent éveil de la personnalité de Frank, trop lent au dire de la grand-mère, qui considérera toujours son petit-fils comme un raté. La jeunesse de Frank sera très malheureuse parce qu'il se sentira incompris de tout le monde. Ses parents, venus en Amérique dans le but de faire fortune, l'obligeront à se contenter de très peu. Quand Frank sera sur le point d'avoir seize ans, ses parents l'enverront travailler au lieu de le laisser continuer ses études comme il l'aurait voulu. Un jour Frank laissera percer sa rancœur :

« Je ne vous dois rien que de la souffrance, de l'humiliation et de l'exploitation. Je vous dois une enfance malheureuse, honteuse, battue et tremblante. Je vous dois une cruauté abominable et des coups que je n'avais pas mérités, mais qui vous soulageaient de vos propres déceptions. Je vous dois de n'avoir pas, à dix-huit ans, une instruction convenable, alors que j'avais tout en moi pour pouvoir en profiter pleinement. Si vous aviez été dans l'impossibilité de faire autrement, je n'aurais même pas à vous pardonner, mais je ne peux pas vous pardonner d'avoir sacrifié non seulement mon présent, mais tout mon avenir à votre sordide avarice, à votre incroyable cupidité. »

Hélas, ces reproches ne sont que trop fondés. Aussi, Frank doit-il subir les conséquences d'une mauvaise éducation. Les autres lui paraissent odieux et il est porté à les détester ou à les mépriser. Quelques personnages essaient vainement de le tirer du pessimisme et de la solitude où il se réfugie. Mais un jour, une

jeune femme vient mettre un terme à cette jeunesse si sombre.

Dans ce roman, ou plutôt dans cette galerie de portraits, il est parfois question de Dieu et de la religion ; mais on n'y attache pas beaucoup d'importance. On peut se demander si, aux yeux de l'auteur comme à ceux de Frank, Dieu ne serait pas devenu « une notion poussièreuse, bientôt balayée dans l'oubli ». Sur le plan moral, *Il fut un temps* demeure très propre. Quant aux caractères, ils sont bien observés et peints avec force sous leurs aspects les plus divers.

LÉON BARON, C.S.C.

CHRISTOPHE (Jacques).

Sur la rive étrangère. [Paris] Ed. Dumas [1951]. 186p. 20cm. (Coll. *Pervenche*).

TB

Il y a lieu de se demander si *Sur la rive étrangère* ou des ouvrages du même genre doivent être encouragés tellement leurs auteurs versent dans l'invéraisemblance. Nos amis français doivent avoir une bien étrange idée de l'Amérique ou du Canada où, selon des écrivains comme Jacques Christophe, l'argent coule à flots. Le héros est toujours riche, et tous les obstacles s'aplanissent sur sa route, grâce à l'argent qu'il a en poche.

En l'occurrence, il s'agit d'une héroïne norvégienne dont la mère est Française. Ses études terminées en Angleterre, elle retourne en son pays natal pour y vivre pauvrement, assujettie à un père qui est presque un monstre et à une belle-mère qui la déteste. Tout cela, encore une fois, est trop absolu pour être plausible. Une petite intrigue cousue de fil blanc ramène à temps le héros

d'Angleterre. Il est riche évidemment. L'héroïne a été élevée en Angleterre. La Norvège est pays protestant de même que l'Angleterre. En pratique, comment les personnages de ce récit se réunissent-ils si facilement quand la frontière de la langue les sépare et quand il y a de plus les différences de la religion ? Nous n'affirmons pas que c'est impossible mais dans le milieu modeste que décrit l'auteur, ce genre de mariage est peu fréquent. Fadaise bien imprimée, portant belle couverture.

R. L.

FOSBURGH (Hugs).

Vu d'en haut. [Traduction de G.-M. Dumoulin] Paris, les Presses de la Cité, 1953. 315p. h.-t. 21cm.

B?

Vu d'en haut se déroule dans le Pacifique, au moment où les Américains commencent à prendre le dessus dans la guerre contre les Japonais. Dès le début du livre, nous faisons la connaissance des principaux membres de l'équipage d'un bombardier, avant leur engagement dans les forces aériennes. 25 pages sont consacrées à la présentation de John Gibson, futur pilote ; 9 à celle de Homer Lovely, futur second pilote ; 3 à celle de Mike Luca, le mitrailleur grincheux.

Au deuxième chapitre, nous accompagnons l'exhubérant Homer dans son patelin à l'occasion de son premier congé, puis nous partons pour le camp d'entraînement avec Luca, dans un train bondé de troupes. Nous assistons enfin à la première rencontre des trois jeunes gens et, au bout de six semaines, à leur départ pour le

Pacifique où de fortes émotions attendent héros et lecteurs.

L'équipage, très sympathique à cause de sa jovialité, même au milieu des plus grands dangers, n'est pas très édifiant. Ses membres sont buveurs, coureurs, joueurs. Ils blasphèment facilement, se querellent et en viennent même aux coups. Heureusement, les descriptions de Fosburgh demeurent assez discrètes. S'il sait parfois nous intéresser et nous émouvoir, c'est lorsqu'il nous montre ses héros bravant les périls d'un raid solitaire ou d'une chasse aérienne.

LÉON BARON, c.s.c.

MAGDINIER (Marcelle).

La Kahena. Roman. Paris, Calmann-Lévy [c 1953] 250p. 19cm.

B?

Roman épique fort réussi, *la Kahena* célèbre les exploits des tribus berbères dans leur lutte contre l'Arabe envahisseur.

La Kahena, c'est-à-dire l'inspirée, est Dihia, la fille du chef de clan Thabet. D'abord rejetée par son père qui eût souhaité la naissance d'un fils, elle a grandi en cultivant une admiration pleine de ferveur pour le cheik. Sel, conseiller grec de Rhabet et féru d'histoire, a nourri l'ardeur guerrière la jeune fille par le récit des gestes de ses pères à la tête des Djéraoua depuis plusieurs générations. Bientôt Dihia se dresse devant tous et fait entendre la voix de ses génies. Dès ce moment, elle rassemble, commande et vainc, car « dans cette âpre voix chacun reconnut le cri de son sang, l'appel des dieux, la voix millénaire de son clan, chargée des plaintes, des révoltes, des humiliations, des fiertés, de toute

la passion de liberté qui l'avaient nourrie au cours des siècles ».

Avec *la Kobena*, Marcelle Magdinier campe une guerrière magnifique. Ce personnage séduit par son courage, sa beauté et sa force de caractère, même s'il demeure assez dépourvu de vertus religieuses et féminines. Quant au roman, il est écrit avec beaucoup de poésie et de vigueur. L'auteur sait y décrire avec un art sûr de ses moyens les visions de l'héroïne, les fêtes berbères, les combats, le tout dans un cadre de mystère et de grandeur sauvage.

GEORGES PONTON, c.s.c.

MARCEAU (Félicien).

Bergère légère. Roman. [Paris] Gallimard [c1954]. 271p. 20.5cm. (*le Cercle du Livre de France*).

M

De tous les inventaires dressés par les écrivains actuels à la mode, celui des tares morales qui affligent la jeunesse contemporaine se révèle d'emblée le plus douloureux. Empoisonnés de bonne heure par les miasmes d'une société pourrie, les jeunes gens de notre époque n'ont pas tardé à chercher refuge dans un univers réduit à l'échelle de leurs instincts. C'est sur un coin de ce monde factice, provisoire et réceptif que M. Félicien Marceau, en écrivant *Bergère légère*, a voulu projeter un jour cruel et souillé. Inutile de préciser que le romancier n'a rien épargné pour donner au tableau toute la crudité et toute la brutalité adéquates. Mais, à vrai dire, ce roman ne nous apprend que fort peu de choses sur le drame d'une géné-

ration désaxée et vouée à la confusion.

Si ces pages fixent d'inoubliable manière un aspect de la physiologie morale d'une époque, force nous est de reconnaître que les tares les plus honteuses et les traits les plus triviaux y sont exploités avec une complaisance évidente. Par quelle aberration et par quel miracle de cynisme, M. Marceau trouve-t-il moyen de rire et d'ironiser sur tant de pourriture étalée ! Le spectacle à la fois humiliant et douloureux d'une jeunesse pour qui la liberté ne vaut qu'inscrite dans les limites d'un merveilleux fondé sur l'absurde l'amuse-t-il à ce point ? Pour ma part, je ne trouve rien de très amusant aux propos d'un père mourant qui affirme que le devoir n'est pas « si important » ; à la conduite d'un grand-père qui ne sait parler des choses de la foi « que sur un ton gaillard, avec des ricanements, de petites toux » ; aux élucubrations d'une troupe de freluquets dont le sens moral inexistant se recommande pourtant du mot de Nietzsche : « Bâissez vos cités à côté du Vésuve. Envoyez vos navires sur les mers inexplorées. » Que le romancier ait poussé l'impudence jusqu'à vouloir escamoter l'aspect tragique et angoissant du problème, nous ne saurions le tenir pour acquis. Il reste pourtant que *Bergère légère*, par le ton leste, désinvolte et sardonique du récit, contribuera davantage à atténuer dans l'esprit du lecteur la gravité des faits qu'à susciter un réveil de la conscience.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT
RANDALL (Rona).

L'aube radiieuse. [Traduction de Jeannine Beaumont] Paris, les Presses de la Cité, 1953. 222p.

17cm. (Coll. *Corail*, no 40). \$0.90 (par la poste \$1.00).

TB

L'Aube radieuse plaira à tous les jeunes qui aiment les romans sobres, vrais et vivants. Avec Mark Deepdean, ils s'intéresseront à l'exploitation d'une ferme. L'arrivée aussi heureuse qu'inattendue d'une jeune bergère, Jill Mason — Mark attendait un homme — augmentera encore leur intérêt et apportera au récit une note claire de douce féminité. Ils se rendront vite compte que Jill est la femme qu'il faut à Deepdean, et non cette ambitieuse d'Olivia Brent. Le romancier finira par leur donner raison en faisant rompre les fiançailles de Mark et d'Olivia et en comblant les vœux secrets de la bergère si sympathique.

Un roman frais et sain comme son titre.

L.B., c.s.c.

GEOGRAPHIE

REGLER (Gustav).

Terre bénie, terre maudite. Le Mexique à l'ombre des siècles. Traduit de l'allemand par Gaston Floquet. Avec 20 illustrations hors-textes et un frontispice. Monaco, Editions du Rocher [1953]. 237p. s.-t. 21cm. \$2.50 (par la poste \$2.60).

B

Terre bénie, terre maudite de Gustav Regler est un ouvrage d'un intérêt soutenu, d'une documentation qui ne s'embarrasse pas de brouilles, d'une sympathie à chaque page évidente mais qui n'entame jamais l'impartialité de l'auteur. Pour qui veut connaître le Mexique et découvrir la courbe de son évolution historique, politique et humaine, ce livre repré-



SUPPLICE DE CUAUHEMOC
bas-relief de G. Guerra

sente un instrument indispensable. Grâce à la méthode adoptée par M. Regler qui, depuis 1940, a fait de ce pays sa patrie d'adoption, le lecteur est invité à embrasser dans une vue panoramique quelques-uns des aspects caractéristiques du destin et du tempérament mexicains. Les titres de chapitre donnent une idée assez exacte des vastes perspectives de l'ouvrage et piquent la curiosité : *l'Eau et ses prêtres ; Amour, septième solitude ; Jours des morts ; fêtes des vivants ; le Dieu à double face ; Crime et châtement au pied des Pyramides.*

Le Mexique est une terre secrète, et l'auteur confesse qu'il lui a fallu plusieurs années pour parvenir à la comprendre. A lire la présente étude, il ne fait aucun doute que M. Regler s'y est ap-

pliqué avec son cœur d'abord. Comment expliquer autrement la chaude sympathie et la profonde gratitude qui imprègnent son livre à l'égard d'un peuple dont il a su pénétrer l'âme ardente, étrange et mystérieuse ? « Bien des choses baignent dans une demi-obscurité, bien des mystères dorment encore au fond de ces âmes indiennes et seule la bonté peut les révéler, une bonté qui met en confiance et qu'ignorent les hommes d'Etat, lit-on dans la préface. » Sous des dehors explosifs, extravagants, rêveurs et parfois brutaux, l'auteur a vite fait de déceler l'âme d'un « peuple exalté que seuls comprennent les âmes studieuses, les esprits sans préjugés et les amoureux ». Un des premiers mérites de *Terre bénie, terre maudite* — et à mon sens le trait caractéristique de cette étude — est d'élucider le paradoxe mexicain par une mise en lumière du jeu perpétuel et interférent des forces religieuses, mythologiques, économiques et ethniques. La tâche n'était pas de tout repos, mais M. Regler s'en est acquitté avec un sens très averti des nuances et une objectivité remarquable en nous dépeignant le Mexique à la recherche de son paradis perdu, et cela, à travers des efforts tentés depuis les âges les plus lointains de son histoire.

A tous les esprits désireux de mieux connaître un pays où le Dieu des missionnaires espagnols n'a pas réussi à détrôner les divinités aztèques, où les passions fiévreuses appellent le sang et la mort, où la vengeance couve pour une égratignure et se termine en guerre civile, nous recommandons instamment la lecture de l'ouvrage

de M. Regler. Emallé d'anecdotes colorées et de pénétrantes observations, ce livre à la gloire de la nation et de la patrie mexicaines se lit comme un roman épique.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

BIOGRAPHIES

HUNERMANN (G.).

Le mitron de Vienne. Saint Clément-Marie Hofbauer, rédemptoriste. Traduit par l'abbé M. Grandclaude. Mulhouse, Editions Salvator, 1953. 299p. 20cm. \$2.25 (par la poste \$2.35).

TB

Enlevante dès les premiers chapitres que caractérisent l'allure vive du récit et la fraîcheur de l'expression, cette biographie raconte la vie aventureuse et apostolique de saint Clément-Marie Hofbauer, rédemptoriste, qui vécut de 1751 à 1820.

Né de parents pauvres mais fervents, Clément-Marie perdit son père en bas âge. De bonne heure il rêva de devenir prêtre, mais des obstacles de toutes sortes surgirent en travers de sa route. A la mort du vieux curé qui avait entrepris de l'instruire, Hofbauer dut s'engager comme apprenti boulanger. Le pèlerinage qui le conduisit dans la Ville éternelle, en lui révélant la misère du peuple, lui mit au cœur un désir ardent de secourir les humbles. Grâce à la générosité de quelques bienfaiteurs, il fut bientôt ordonné prêtre.

Alors commence pour le Saint le grand apostolat à Varsovie et à Vienne. Ce moine en haillons se penche sur les miséreux et répand la dévotion à l'Eucharistie et à la Vierge. Il pénètre dans tous les milieux et opère de nombreux

ses conversions. Clément-Marie Hofbauer fut un saint de son temps. Il sut lutter contre le rationalisme par l'exemple d'une vie surnaturelle et par des moyens

adaptés aux exigences de son siècle.

Tous seront remués par la vie de ce héros de la charité.

GEORGES PONTON, c.s.c.

PANORAMA DU LIVRE

Choix d'ouvrages



L'ÉGLISE

RELIGION

Doctrine

GARRONNE (Mgr).

Leçons sur la Foi. Toulouse, Apostolat de la Prière [1954]. 141p. 19cm.

TB

Il ne s'agit pas ici d'un véritable traité de la Foi, mais simplement de leçons qui ont été données, en des entretiens libres et familiers, dans un camp de prisonniers

de guerre au cours de l'année 1944.

L'enseignement enrichissant que contiennent ces pages sera accueilli comme un guide précieux vers une prière plus dogmatiquement nourrie par les âmes avides de vérité.

VIEUJEAN (Chan. Jean).

La religion vivante. Aux sources intérieures du problème religieux. Tournai, Paris, Casterman, 1954. 252p. 19.5cm. (Coll. *la Cité chrétienne*). \$1.90 (par la poste \$2.00).

TB

La religion est rencontre, communion, participation, intimité entre Dieu et l'homme. Dans cet ouvrage, l'auteur se préoccupe surtout de rendre le lecteur conscient de l'effort intérieur, spirituel, personnel à accomplir s'il veut se mettre dans la possibilité de vivre les plus hautes valeurs qui lui sont offertes, parmi lesquelles la plus haute est le Dieu vivant se donnant à nous en partage. M. le chanoine Vieujean, pour atteindre ce but, tente de conduire l'homme à une sincérité réelle avec lui-même, de lui montrer dans la religion l'acte de communion par excellence, de lui révéler les déformations les plus fré-

quentes du catholicisme et d'élu-
cider le problème de la certitude
de la foi divine.

Spiritualité

PIO (Padre).

*L'Agonie de Jésus au jardin des
oliviers.* Heure sainte [Paris]
Bonne Presse [1954]. 29p. Illus-
trations de Decaris, 19cm.

TB

Rares sont ceux qui n'ont pas
entendu parler de cet humble
moine italien qui, depuis trente
ans, porte les stigmates et exerce
une influence spirituelle très pro-
fonde en Italie, le Padre Pio. Dans
cette petite brochure, où le pieux
Capucin a mis par écrit les élans
de son cœur séraphique dans une
méditation centrée sur le mystère
douloureux de l'Agonie de Jésus,
le lecteur trouvera des considéra-
tions propres à nourrir sa dévo-
tion à la Passion du Christ. De-
vant l'abandon des apôtres terras-
sés par le sommeil, devant le re-
cul instinctif de l'humanité de Jé-
sus en face de la souffrance, le
Padre Pio a su trouver des accents
pleins d'amour, d'humilité et
d'émotion, qui parleront aux
cœurs simples et droits.

VANDEUR (Dom Eugène).

*L'admirable oraison du Te
Deum.* Elévations. Bruges, Edi-
tions Ch. Beyaert, 1953. 97p.
19.5cm. \$1.00 (par la poste \$1.10)

TB

Pour répondre au désir des
âmes désireuses d'approfondir le
sens profond de cet hymne célèbre
entre tous, l'auteur de ce *Com-
mentaire* a tenté de soulever quel-
que peu le voile qui en cache les
richesses et d'en révéler l'inex-
pressible contenu, la secrète vertu.

WINOWSKA (Maria).

L'aventurier et le saint. [Paris]
le Centurion (1954). 137p. h.-t.
19cm. (Coll. *le Poids du jour*).

TB

L'aventure du héros et celle du
saint ne sont point parallèles,
mais convergentes. Toutes deux
recherchent l'inconnu, l'inaccessi-
ble en acceptant les risques et en
choisissant de les courir gratuite-
ment. Car c'est bien ce désintéres-
sement absolu qui donne tout son
sens à l'aventure.

La sainteté est l'aventure la plus
douloureuse et la plus exaltante,
puisqu'elle suppose un choix défi-
nitif entre la vie quiète et la vie
ardente, difficile et magnifique.
Aussi l'aventure du héros ne
s'épanouit-elle pleinement que
dans l'aventure du saint; elle
seule, en atteignant les sommets
surnaturels, découvre la vérité et
résout l'énigme.

Eglise catholique

Eglise et apostolat. Paris, Tour-
nai, Casterman, 1953. 258p. 21cm.
(Coll. *Eglise vivante*). \$2.25 (par
la poste \$2.35).

TB

La vitalité actuelle de l'Eglise
est un fait qu'il n'est pas néces-
saire de démontrer, et les problè-
mes de vie qu'il s'agit d'affronter
sont parfois tellement dramati-
ques que la solution qui s'impose
entraîne une conversion profonde
des méthodes apostoliques. Or
l'apostolat, pour être fructueux
et assurer pleinement une pré-
sence effective de l'Eglise au sein
de la masse, doit dépasser le plan
de l'argument sentimental et uti-
litariste et accéder au plan de la

réflexion. C'est à cette préoccupation de dépassement qu'ont voulu répondre les auteurs de *Eglise et apostolat* en posant les premiers jalons du dialogue constant qui s'impose entre ceux qui veulent penser cet affrontement.

Vie religieuse

DENIS (Marie-Alphonse), o.c.s.o.

Théologie bénédictine. Paris, P. Lethielleux, 1952. 156p. 18.5cm. \$1.75 (par la poste \$1.85).

TB

Dans notre monde en dérive, la recherche de Dieu est devenue un thème plus actuel que jamais. Voici un livre qui montre d'une façon concrète et vivante comment, dans une abbaye bénédictine, on pratique cette recherche allègre de Dieu.

Trois parties divisent l'ouvrage. La première décrit l'action conquérante de Dieu, de la Sainte Trinité dans le cœur du moine ; la seconde, l'action directrice de l'abbé et de ses principaux auxiliaires ; la troisième, la vie montante du moine sous cette double emprise.

Destiné spécialement aux religieux et aux religieuses, ce petit volume intéressera aussi tous ceux qui possèdent une âme religieuse et veulent connaître cette forme de la vie monastique.

SCIENCES SOCIALES

Famille

DERY (Edouard).

La famille canadienne-française. Hier, aujourd'hui, demain. [Montréal] s. éd. [1953]. 66p. 19cm. \$0.50 (par la poste \$0.60).

TB

L'auteur de la présente brochure, de son propre aveu, n'a pour

toute ambition que d'attirer l'attention du lecteur sur le problème de la famille canadienne-française, en établissant un parallèle entre la famille d'hier et celle d'aujourd'hui, en analysant la situation actuelle et en ouvrant des perspectives sur l'avenir. Ces pages d'une belle densité, écrites dans un style direct et convaincant, devraient faire l'objet des réflexions de tous les esprits désireux de rendre à la famille de chez nous son ancienne grandeur. Quant aux personnes déjà placées à la tête d'un foyer ou à la veille d'en assumer les lourdes et sublimes responsabilités, qu'elles se fassent un devoir de demander à l'étude succincte mais complète de M. l'abbé Déry le secret des vertus de fécondité, de grandeur morale et de foi. Ce livre leur découvrira le mal qui ronge l'organisme familial contemporain et leur proposera les remèdes les plus efficaces.

LITTÉRATURE

Poésie

FOLLIET (Joseph).

Deuxième nocturne. Poèmes. Lyon, Chronique Sociale de France [1953]. 189p. 19cm. \$2.10 (par la poste \$2.20).

TB

M. Joseph Folliet, bien connu comme sociologue, essayiste et journaliste, présente dans ces pages quelques poèmes en prose rythmée, jaillis d'une âme ardente et profonde. Ce sont de lentes méditations s'élevant parfois jusqu'à la prière et toutes imprégnées de naturel, de spontanéité, de fraîcheur et de foi. Une vie tonifiante y affleure sous les mots

d'une limpidité propre à reposer l'esprit du lecteur des abstractions sous le couvert desquelles tentent de s'imposer de nos jours les tenants d'une poésie décadente.

Romans

DALTY (Jacques).

Le miroir de l'amour. [Paris] Bonne Presse [1954]. 128p. 18.5 cm. (Coll. *la Frégate*, no 91).

TB

Deux frères jumeaux, Jean-Paul et Jean-Marc, à l'insu l'un de l'autre, se sont épris de la même jeune fille. Jean-Paul connaît les tortures de la jalousie et a grand peine à cacher ses sentiments à son entourage ; mais comprenant qu'il n'a pas le droit de faire le malheur de son frère, il devient pilote de ligne et trouve la mort dans un accident d'avion. Jean-Marc apprend le douloureux secret de son frère et veut renoncer à un bonheur qu'il juge désormais impossible. Monique, sa sœur, lui fait entendre raison, et le récit captivant se dénoue de la façon la plus heureuse. Jacques Dalty a su camper des personnages très vivants dans le cadre d'une œuvre simple, agréable, divertissante et vraie.

ESCOLA (Marguerite d').

L'étrange aventure de Mireille Van Huyst. [Paris] Bonne Presse [1954]. 180p. 20cm. (Coll. *le Ruban bleu*, no 78).

TB

Mireille Van Huyst a rencontré à l'école des beaux-arts le comte Saint-Marceau, qui la trouble. Elle est également sensible aux attentions de Pierre Barrias. Pendant un séjour en Provence, la jeune fille apprend que le comte,

séducteur sans scrupules et époux infidèle, est un aventurier et un espion. Au terme d'une aventure pleine de péripéties, Mireille trouvera enfin, auprès de Pierre, le bonheur d'un foyer paisible.

Cette œuvre d'une psychologie profonde, où l'aventure et l'action tiennent une place importante, tiendra le lecteur sous le charme d'un récit vivant, alerte et parfois émouvant.

FLOURIOT (Roger).

Lumière fidèle. [Paris] Bonne Presse [1954]. 128p. 17.5cm. (Coll. *la Frégate*, no 90).

TB

Ce roman, qui a pour toile de fond la révolution espagnole et la dernière guerre mondiale, raconte le drame d'un jeune couple qui après s'être rencontré aux heures tragiques de la guerre civile voit soudain son bonheur réduit à néant par la catastrophe de 1939. Marie-Angela, l'héroïne, est tuée au cours d'un bombardement. Vincent, son époux, est sur le point de se remarier quand la lecture des dernières pages du journal de la morte lui rend la consolation, cette « lumière fidèle » de la tendre compagne qu'il rejoindra désormais en Dieu.

Un roman d'une psychologie profonde et d'un intérêt croissant. Les situations pathétiques y sont peintes en couleurs violentes.

MARIEMY (Elizabeth).

La veste rouge. Illustrations de Franbel. Toulouse, Apostolat de la Prière [1954]. 69p. 18.5cm.

J

Dans ce drame de vacances alertement raconté, l'auteur montre à ses jeunes lecteurs comment se comporte dans la vie, à l'heure

de l'épreuve, une Messagère du Christ, droite, vaillante, zélée et discrète. Ces pages frémissantes de vie et d'action proposent à l'enfance un modèle si sympathique qu'elle ne saura résister à l'envie de suivre cet exemple.

MERCEY (Suzanne).

La force souterraine. [Paris] Bonne Presse [1954]. 173p. 18.5 cm. (Coll. *Etoiles*).

TB

Dans ce récit d'une haute vérité et sans recherche, la romancière a réussi à peindre des caractères avec une telle maîtrise que chacun des personnages de *la Force souterraine* vivent intensément. Ecrite sur un thème original et plein de ressources, cette œuvre attachante, racontée avec une bonne grâce charmante et toute baignée par l'atmosphère du Limousin, démontre avec adresse qu'un bienfait n'est jamais perdu et que tôt ou tard il contribue au bonheur d'autrui.

SAINT-BRAY.

Lourd est mon cœur. [Paris] Bonne Presse [1954]. 181p. 20cm. (Coll. *le Ruban bleu*, no 77). \$1.00 (par la poste \$1.10).

TB

Ce roman, remarquablement écrit, est aussi d'un grand souffle poétique. Des sentiments violents s'y heurtent, apaisés par une infirmité qui ne vit que de spiritualité et qui domine l'action.

La figure inoubliable de l'héroïne, cette femme-enfant si pure et si désarmée, donne à ce livre tout son sens.

Une belle œuvre, où les personnages vivent et sont aux prises

avec les réalités souvent cruelles et décevantes de la vie.

GEOGRAPHIE-VOYAGES

DUPEYRAT (André), m.s.c.

Jours de fête chez les Papous. Paris, la Colombe, Editions du Vieux Colombier [c 1954] 174p. h.-t. 19cm.

TB

Ce n'est pas seulement en missionnaire, mais aussi en ethnologue averti et en observateur attentif que le Père André Dupeyrat, qui a vécu vingt et un ans chez les Papous de la Nouvelle-Guinée, apporte ici son témoignage. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur présente la vie des habitants de la plus grande île du monde que l'on considère à juste titre comme l'une des contrées les moins connues et les plus primitives du globe. Il décrit ici le « Gabé », la plus importante manifestation « nationale », culturelle et rituelle d'une grande ethnie des montagnes centrales de la Papousie.

Avec tout l'attrait d'un reportage vivant, ces pages constituent un témoignage unique sur « l'Homme, ce sauvage inconnu ».

BIOGRAPHIES

MC NABB (Vincent), o.p.

Onze enfants, Dieu merci ! Traduit de l'anglais et préfacé par Bruno H. Vandenberghe, o.p. Paris, Editions du Cerf [1948]. 84p. 16.5cm. (Coll. *le Cœur et la croix*, no 10).

TB

On ne saurait définir de façon plus concise et plus vraie le petit ouvrage du célèbre Dominicain anglais que ne l'a fait le P. Bruno



SAINTE MADELEINE
par Van der Weyden

H. Vandenberghe, o.p. dans son *Introduction*. Nous lui empruntons les lignes qui suivent. « Sous un titre énigmatique, un fils aimant donne ici un portrait intime et émouvant de sa mère, femme d'une personnalité remarquable et douée de dons exceptionnels. Pas de « chiqué » dans cette étude, mais la vie réelle d'une femme dans sa plus humaine sincérité. Véritable petit chef-d'œuvre, exaltant au point de vue social, moral et religieux, et de résonance chrétienne du début jusqu'à la fin. »
ZELLER (Renée).

Le silence de l'amour — Marie de Magdala. Paris, Editions de l'Orante [c 1953]. S.p. héliogravures, 19cm.

TB

Pour rendre vivant son sujet, avec un maximum d'émotion et

de poésie, Renée Zeller n'a eu recours qu'aux récits évangéliques. Ces textes lui ont paru suffisamment riches. Mais d'avoir parcouru la Palestine, hantée par le souvenir de la femme au cœur égaré à la recherche de l'amour total, a donné à son style plus de relief et de couleur.

Le texte choisi par l'auteur évoque ce silence du mystère au-dessus de toute expression, qui accorde le cœur de la pécheresse à l'Amour de Dieu cheminant parmi les hommes. En Marie-Madeleine Renée Zeller voit l'humanité pécheresse toute entière au pied de la Croix.

Trente héliogravures choisies parmi les chefs-d'œuvre de la peinture flamande, française et italienne ornent cet ouvrage.

LIVRES POUR LES JEUNES

DOOZ (Jean-Marie).

Foulard noir. Illustrations et couvertures de Wilfrid Perraudin. Paris, Spes [1953]. 173p. ill. 19 cm. (Coll. *Jamboree*).

J

Le beau roman d'une patrouille libre, fière et solide ; un récit simple, attachant, d'une étonnante fraîcheur sur le thème neuf des patrouilles libres que lançaient, il y a quelque temps, les Scouts de France.

De tous les personnages, Yves, est une figure de héros qu'on ne saurait oublier. Seul, déchiré, humilié, il continue à précéder les siens sur la route difficile, et le jour où le drame vient sur la patrouille au foulard noir, conscient de son devoir, il n'hésite pas à la lancer dans une folle aventure, mais dont la folie même porte la

marque d'un authentique esprit chrétien.

L'histoire de la Sainte Vierge.
[Montréal, Paris, Fides, 1954].
S.p. ill. 25.5cm. \$0.35 (par la
poste \$0.40).

J

C'est l'histoire merveilleuse de la Sainte Vierge que raconte aux enfants cet album abondamment illustré. Le récit s'ouvre sur un bref rappel de la promesse faite

par Dieu à nos premiers parents, concernant la naissance d'une femme qui triompherait du Serpent; il retrace chacune des étapes de la vie de Marie, depuis sa venue au monde jusqu'à son assumption. Chaque illustration est accompagnée d'une légende rédigée dans une langue à la portée des jeunes.

Nous souhaitons que cet album trouve auprès de la jeunesse le large accueil qu'il mérite.

Il ne reste que 250 exemplaires !

GARNEAU HISTORIEN NATIONAL

par Gustave Lanctôt — 207 pages

UNE VERITABLE AUBAINE A

\$0.20 (par la poste : \$0.25)

Pour l'année mariale

DANIEL-ROPS

LES EVANGILES DE LA VIERGE

La Vierge Marie est-elle un personnage historique ? C'est à cette question que répond d'abord le livre de Daniel-Rops. De même que, dans JESUS EN SON TEMPS, il avait exposé d'une façon définitive les arguments qui fondent l'historicité incontestable du Christ, de même ici, il démontre qu'on ne saurait mettre en doute l'existence historique de Sa Mère.

254 pages — \$2.25

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal — PL. 8335

Une date historique dans les lettres canadiennes . . .

10ième ANNIVERSAIRE
du
Némuphar

Les auteurs de cette collection ont obtenu un miracle difficile :
l'unanimité de la critique qui a signalé leurs livres comme des
CLASSIQUES canadiens.

Vient de paraître :

LES OPINIATRES

par LEO-PAUL DESROSIERS

\$1.50

Déjà parus :

Menaud, Maître-draveur

Mgr Félix-Antoine Savard

153 p. — \$1.25

Poésies complètes

Emile Nelligan

331 p. — \$2.50

Forestiers et voyageurs

J.-C. Taché

230 p. — \$1.25

Maria Chapdelaine

Louis Hémon

208 p. — \$1.25

Les engagés du grand portage

Léo-Paul Desrosiers

208 p. — \$1.25

A l'ombre de l'Orford

Alfred Desrochers

117 p. — \$1.25

Né à Québec

Alain Grandbois

208 p. — \$1.50

Le rêve de Kamalmouk

Marius Barbeau

234 p. — \$1.50

L'Abatis

Mgr Félix-Antoine Savard

176 p. — \$1.50

Angéline de Montbrun

Laure Conan

192 p. — \$1.50

La Minuit

Mgr Félix-Antoine Savard

117 p. — \$1.50

Poésies complètes

Saint-Denis Garneau

227 p. — \$1.50

(ajoutez 10% pour frais de poste)

FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal - 1 — PL. 8335

*Une législation organique sur les bibliothèques est un besoin urgent pour le Québec*¹

LES bibliothèques ont essentiellement pour rôle de conserver et de mettre au service de la nation les éléments culturels dont elle a besoin. En outre, toute démocratie, pour être vraie et vivante, doit se composer de citoyens éclairés ; d'où la nécessité d'une formation et d'une information qui permettent à chacun de s'intéresser activement à la chose publique.

Or, dans la province de Québec, à cause de la pénurie de bibliothèques, faute d'avoir accès facilement aux livres et aux revues sérieuses, on peut déplorer qu'un trop grand nombre de citoyens se contente de lectures médiocres. Ils achètent par millions et lisent des « comic books », des « digests », des magazines illustrés de toutes sortes, des « pocket books », et des journaux adonnés au pire jaunisme. La meilleure défense contre cette littérature médiocre et ordurière est un réseau de bibliothèques offrant un accès facile aux livres et aux revues à toute la population urbaine et rurale.

Tout comme la bibliothèque scolaire est partie intégrante de l'éducation donnée par l'école, la bibliothèque publique occupe une place centrale dans tout le mouvement de l'éducation postsecondaire et de l'éducation des adultes. Parce qu'elles s'intègrent à l'enseignement à tous ses degrés et sous tous ses aspects, les bibliothèques tombent sous la juridiction des pouvoirs publics de qui relève l'enseignement, c'est-à-dire le gouvernement provincial. Et celui-ci s'acquittera de cette responsabilité le jour où une législation appropriée sur les bibliothèques permettra par des octrois statutaires la création, la bonne administration et le développement des bibliothèques publiques et scolaires de la province de Québec.

Or il n'existe que des articles de lois dispersés dans les Statuts Refondus de Québec. L'effort du gouvernement provincial en matière de bibliothèques publiques se limite à un article de loi autorisant les corporations municipales à les créer et subventionner. Or une longue expérience démontre que les cités et les villes tant des États-Unis que des autres provinces du Canada ne sont pas en mesure de soutenir financièrement une bibliothèque avec la seule taxe locale. Les lois organiques sur les bibliothèques dans les états et les provinces comportent des octrois statutaires aux bibliothèques publiques.

Pour nous servir d'un seul exemple, d'après les renseignements les plus récents du Bureau fédéral de la Statistique publiés en 1952, en Ontario toutes les 38 villes de 10,000 de population et plus ont

1. Mémoire présenté par l'Association canadienne des Bibliothécaires de Langue française à la Commission Tremblay, le jeudi 18 mars 1954.

des bibliothèques publiques. Dans le Québec, 29, ou les deux tiers, des 42 villes de 10,000 de population et plus n'ont pas de bibliothèque publique. En Ontario, il y a 281 bibliothèques publiques gratuites, dans le Québec seulement 43. En Ontario, il y a 14 organisations régionales de bibliothèques, dans le Québec aucune.

En Ontario, le gouvernement provincial donne en octrois statutaires à 281 bibliothèques publiques gratuites la somme de \$620,791. Dans le Québec, 3 bibliothèques publiques gratuites reçoivent en subventions du gouvernement provincial \$2,300. En Ontario, 259 bibliothèques publiques d'associations reçoivent en octrois statutaires la somme de \$30,324. Dans le Québec, aucun octroi, aucune subvention à nos bibliothèques de la même catégorie. En Ontario, 14 organisations régionales de bibliothèques reçoivent en octrois statutaires du gouvernement provincial la somme de \$60,550. Dans le Québec il n'existe aucune organisation régionale. Alors qu'en Ontario 26% de la population rurale est servi par une bibliothèque, dans le Québec il y en a seulement 5%. En effet, au delà de mille petites villes et villages de la province de Québec n'ont aucune bibliothèque, pas même de bibliothèque paroissiale.

En 1953 le gouvernement provincial ontarien a donné aux bibliothèques publiques, en octrois statutaires, la somme de \$736,180 ou \$147.00 par mille habitants. La Nouvelle-Ecosse donnait pour l'année, 1953-54, la somme de \$91,561 ou \$141.70 par mille habitants; la Colombie britannique, pour l'année 1953, la somme de \$99,157 ou \$391 par mille habitants. En 1953 le gouvernement provincial de la province de Québec donnait, en subventions, aux bibliothèques publiques la somme de \$2,300 ou 59 sous par mille habitants.

Avec la seule taxe locale les Commissions scolaires ne peuvent pas non plus donner aux écoles de véritables bibliothèques scolaires. Aussi la plupart des écoles de la province n'en ont pas. Dans les bibliothèques publiques il y avait, d'après les dernières statistiques fédérales, 716,998 livres pour enfants en Ontario, et seulement 29,378 dans la province de Québec.

Vu l'incapacité financière des conseils municipaux et des commissions scolaires en matière de bibliothèques publiques et scolaires, nous concluons à la nécessité dans le Québec comme ailleurs d'une aide substantielle sous forme d'octrois statutaires de la part du gouvernement provincial. Pour cela, comme il fut demandé dans d'autres mémoires à la Commission Tremblay, il faut une meilleure répartition de la taxation entre les gouvernements fédéral et provincial, et entre les gouvernements provincial et municipal.

Nous souhaitons que le gouvernement de la province adopte une loi organique sur les bibliothèques. Ces dernières années la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, en vue de préparer une législation complète sur les bibliothèques de leurs provinces, nommèrent des commissions d'étude formées d'experts appelés de l'étranger auxquels on adjoignit les bibliothécaires les plus qualifiés de la province. Nous suggérons que le gouvernement de la province de Québec nom-

me une commission d'étude dans laquelle seraient représentées les deux associations professionnelles de bibliothécaires, l'Association canadienne des Bibliothécaires de langue française et l'Association des Bibliothécaires du Québec — Quebec Library Association — ainsi que les Ecoles de Bibliothécaires de la province.

Nos bibliothèques

Sous cette rubrique figurent les réponses apportées à un questionnaire composé et envoyé aux bibliothèques par le R. P. Martin, c.s.c., en avril 1953, à la suite d'un vœu émis par l'A.C.B.F. au 8e Congrès annuel.

Bibliothèque des Enfants de Montréal

1. Historique

La Bibliothèque des Enfants a le mérite d'avoir été la première du genre à Montréal. Elle fut fondée en 1936 par un groupe de personnes intéressées à l'éducation et à la culture de l'enfance. Cette œuvre, éminemment sociale, est dirigée par un Comité dont les premières présidentes furent Mmes Gurth Pretty et J.-J. Perrault, et dont la présidente actuelle est Mme Redmond Roche. Un octroi annuel de la Ville et un autre de la Province viennent augmenter les ressources que nous fournit la générosité des nombreux amis de la bibliothèque parmi lesquels il faut mentionner le nom de M. Jean Lallemand qui paie le loyer de la bibliothèque depuis le début.

La première bibliothécaire fut Mlle Gabrielle Labelle, directrice-fondatrice, qui pendant plus de quatre ans fit preuve auprès des enfants, d'un dévouement inlassable. La directrice actuelle est Mlle Thérèse Vaillancourt. Détail amusant : Les premières lectures de Mlle Vaillancourt, autrefois fervente abonnée de la Bibliothèque des Enfants, furent guidées par Mlle Labelle.

Il est impossible de parler de la Bibliothèque des Enfants sans mentionner le Service des caisses voyageuses dont Mme Alice Giroux, autrefois directrice de la Bibliothèque des Enfants, a la charge. Ce service, unique dans la province, distribue des livres dans plus de 85 endroits pour la plupart éloignés de Montréal comme Duparquet en Abitibi ou Sainte-Anne de Madawaska en Gaspésie. Grâce à ce service, les enfants éloignés des grands centres peuvent bénéficier d'une lecture saine et appropriés à leur âge. Est-il besoin d'ajouter que notre unique ambition est de voir grandir et se propager notre système des caisses voyageuses ? L'abonnement annuel est de \$0.25 par enfant.

La Bibliothèque des Enfants comprend une collection de plus de 10,000 volumes. On y trouve de tout ! Albums, romans pour les petits et les plus grands, biographies, livres sur l'art, les sciences, la littérature, etc... Près de 13,000 enfants se sont abonnés depuis l'ou-

verture de la Bibliothèque. En 1952, le nombre des lectures s'est élevé à 50,382. Quant aux nouveaux abonnés, ils se sont chiffré à 1,800 enfants. En plus de Madame Giroux et de Mlle Vaillancourt, toutes deux diplômées en bibliothéconomie, la Bibliothèque des Enfants requiert les services de Mlles Jacqueline Saint-Jean et Thérèse Lapointe, cette dernière à temps partiel.

2. Activités

La Bibliothèque des Enfants est heureuse de posséder une petite discothèque d'environ 100 disques — tous pour enfants. Auditions de disques et heures du conte intéressent vivement nos jeunes assidus du samedi matin. Que dire maintenant de la popularité de nos cours — gratuits — de peinture et de dessin (tout matériel fourni) ! Mlle Irène Sénécal, professeur à l'École des Beaux-Arts et grande amie des jeunes, initie, chaque samedi de l'année scolaire, les petits à l'art de peindre et de dessiner, et ce, dans le local même de la bibliothèque. De plus, nous offrons à nos lecteurs une fois par mois, le plaisir d'une séance cinématographique ou d'une intéressante causerie. Avec des livres, de la musique, des belles histoires et des distractions saines nous pensons embellir un tant soit peu la vie des enfants du quartier d'Hochelega.

THÉRÈSE VAILLANCOURT

Nouvelles

A.C.B.F. — Section de Sherbrooke

Le Révérend Frère Adelphe avec M. l'échevin Henri Labonne et M. Denis Tremblay ont préparé pour notre Bibliothèque municipale des statuts en vue de la formation d'un conseil d'administration. L'un des membres de ce conseil serait nommé par l'Ordinaire et il veillerait à la censure, un autre serait nommé par le conseil municipal et représenterait la ville. Ce conseil d'administration veillerait au bon fonctionnement de la bibliothèque, au juste emploi des subsides consentis par la municipalité ; il nommerait un bibliothécaire d'expérience pour veiller immédiatement aux intérêts de cette bibliothèque.

Mademoiselle Simone Beaudet vient de donner sa démission comme bibliothécaire de la Bibliothèque municipale ; elle a été remplacée par Mademoiselle Pauline Legendre.

SŒUR SAINT-CÉLESTIN, f.c.s.c.j.

* * *

A.C.B.F. — Section des Trois-Rivières

La Bibliothèque publique des Trois-Rivières, ayant fait parvenir des journaux et des revues aux troupes canadiennes cantonnées en Corée, a reçu la lettre suivante, qui pourrait être un stimulant pour les bibliothécaires.

La Corée, le 20 janvier 1954

« Je tiens à vous remercier pour les nombreux journaux et revues envoyés ici pour le plaisir de nos soldats de langue française. Le Brigadier Allard me chargea de la distribution dans les unités.

Cette lecture est réellement appréciés par nos gars. Je suis sûre qu'ils en jouissent. Que Dieu vous bénisse pour votre grand cœur. Je suis membre de la Croix Rouge et bien fière de pouvoir mettre ces revues françaises entre les mains de ces garçons. Merci encore une fois.»

Bien à vous,

(Signé) : ADÈLE ROY

Cdn Red Cross unit,
CAPO 5000,
c/o Postmaster,
Vancouver, B.C.

* * *

A.C.B.F. — Section des Jeunes

Journée d'étude à Longueuil

C'est dans un coin inconnu de la majorité des membres, que se réunissait la section des jeunes, dimanche le 31 janvier dernier. Mais la distinguée et sympathique directrice de la Bibliothèque des Enfants de Longueuil, Mme Jeanne Robert, nous le rendit vite très accueillant. Dans cette atmosphère chaude et vivante, chacun retira grand profit de tous les intéressants travaux qui y furent présentés.

La journée d'étude s'ouvrit donc sur une note optimiste, puisque ce sont les *Rêves* de la Section des jeunes que Mlle Thérèse Laroche, présidente, nous exposa avec conviction. La réussite des trois comités, formés cette année, voilà pour le moment, en quoi consistent ces rêves.

Le but du comité de « Lectures », répond au besoin immédiat de fournir aux bibliothécaires, aux libraires et aux éditeurs, une critique canadienne du livre destiné aux jeunes.

Le comité de « Recrutement », pour sa part, désire faire profiter des avantages de notre association, le plus grand nombre possible de bibliothécaires : ceux des écoles primaires et supérieures, des différentes écoles spécialisées, des collèges classiques, etc.

Depuis la formation de la section des jeunes, une représentante est chargée de faire parvenir mensuellement à la présidente du comité « Bibliothèque », un rapport concernant les activités et les développements dans les bibliothèques juvéniles. Les intéressés peuvent donc se tenir au courant des informations et des nouvelles de ce domaine des jeunes, en lisant *Bibliotheca*, précieux intermédiaire entre l'Association et ses membres.

Comme suite logique à l'exposé de ces ambitions, les présidentes de ces trois nouveaux comités présentèrent un rapport : Mlle Alvine Bélisle pour le comité « Lectures », Mlle Madeleine Petit pour le comité de « Recrutement » et Mlle Lucille Larose pour le comité « Bibliothèque ».

Ces comptes rendus apportèrent quelques précisions sur leur organisation et leur condition présente.

Le sujet suivant était digne de notre intérêt et disons même de notre curiosité, car la Bibliothèque des Enfants de Longueuil, que nous sentons imposante parmi les autres salles de cette Maison des œuvres, qui nous abritait pour la journée, paraît vraiment malgré son jeune âge une ruche débordante d'activité.

Artisane de ce beau projet devenu réalité, Mme Robert nous dit comment d'un « coup de cœur » est né, se développe, et s'enrichit leur petite Biblio. Établie sur des bases paroissiales cette bibliothèque est dirigée bénévolement par un groupe de membres de l'École des Parents de Longueuil. Sa subsistance est due en partie à un don annuel de la Fédération des Oeuvres de Charité de cette ville. A deux reprises, le conseil de la Cité accorda l'aide financière et M. Redmond Roche, président du Comité d'Honneur, obtenait pour sa part, l'an passé, un octroi du gouvernement provincial.

Le nombre d'environ 650 volumes qui figuraient sur les rayons lors de l'ouverture en janvier 1951 atteint aujourd'hui 2,334, ce qui n'est sans doute pas trop considérable puisque 1,187 enfants ont répondu à l'invitation qui leur fut faite. Les quelques 200 livres qui circulent par semaine suffisent à prouver à tous les dévoués auxiliaires que le zèle qu'ils dépensent ne reste pas sans échos.

Après le dîner, au Club Social, Mlle Bélisle nous donna la critique de plusieurs volumes de son choix. La sûreté de son jugement est un guide facile et pratique pour tous.

Ensuite, le concours organisé par la Société des Écrivains pour la Jeunesse expliqué d'une façon claire et intéressante par Mlle Louise Marchand capta notre intérêt autant que si l'auditoire se fut composé d'enfants.

La pièce de résistance fut sans contredit, la critique très judicieusement préparée, que le R.P. Edmond Desrochers, s.j. nous donna sur les revues et les journaux que lisent nos jeunes d'aujourd'hui. Avec des statistiques effarantes à l'appui, le Père nous prouva que la majorité de notre jeunesse même étudiante se nourrit l'esprit d'écrits licencieux. Visant à bien renseigner l'assistance sur l'obscénité de presque tous les imprimés et publications en vente sur le marché canadien, le conférencier avait illustré son travail, d'un exemplaire de tous les genres : du pocket book jusqu'à la revue supposément artistique. Le Père nous fit ensuite la lecture du « Code » s'appliquant au cinéma et par le fait même, à toute publication ; que les auteurs et les éditeurs échappent à ces lois c'est l'évidence même. Aussi nos jeunes devraient-ils être bien renseignés sur les lois générales de l'Index. De l'avis du Père Desrochers une enquête récente tenue dans nos écoles révèle le contraire. C'est une lacune que le bibliothécaire devra combler à l'occasion ; pour cela faut-il encore qu'il en ait lui-même une connaissance exacte. Le bibliothécaire doit de plus, s'il constate l'ignorance d'un enfant sur les imprimés érotiques, réformer dans la mesure du possible, son jugement et compléter l'éducation au point de vue littéraire et culturel.

Organisation de bibliothèques scolaires à Outremont

La Commission scolaire de St-Viateur d'Outremont, après avoir étudié l'importante question du problème de la lecture chez l'enfant, décida d'établir un système de bibliothèques scolaires. Un comité formé sous la présidence de M. Gérard Parizeau, commissaire, était chargé de l'enquête sur ce problème.

Mlle Eliane Lefebvre, bachelière de l'école de bibliothéconomie de l'Université McGill, fut choisie par la Commission à titre de bibliothécaire en chef. Mlle Lefebvre a déjà une bonne expérience de sa profession puisque pendant la guerre, elle occupa le poste d'officier préposé aux bibliothèques du « Canadian Women's Army Corps ». Depuis, elle fut au service de deux importantes compagnies et encore au même titre, travailla au ministère du commerce et de l'industrie à Ottawa.

Les écoliers d'Outremont peuvent donc, en dehors des heures de classe, se rendre à la bibliothèque de leur école afin de choisir, avec l'aide de bibliothécaires compétents, les livres qui leur sont destinés. A cet effet, des locaux spéciaux furent aménagés dans chacune des écoles de cette ville.

LUCILLE LAROSE

Mission canadienne aux Indes

LE BATELIER DU GANGE

par Mme M.-A. Grégoire-Coupal

Une biographie romancée de Mgr Larose, c.s.c. qui incarne tous ces hommes de notre Canada qui se sont expatriés de leur plein gré pour aller porter la VERITE aux victimes de la superstition védique et du Coran (collection: « Rêve et Vie »).

173 pages — 24 photos, hors-texte

Prix : \$1.50 (par la poste \$1.60)

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal — PL. 8335

Les critiques disent . . .

Débâcle sur la Romaine

par René Ouvrard

« Débâcle sur la Romaine innove dans notre littérature. M. Ouvrard est un romancier-né. Il en a les dons essentiels : observation, narration, style ».

Julia Richer

Débâcle sur la Romaine

par René Ouvrard

« Ce roman fait songer à un tapis marocain, riche et surchargé aux couleurs voyantes »...

R. P. Paul Gay, c.s.sp.

Débâcle sur la Romaine

par René Ouvrard

« Ce roman nous révèle un écrivain de qualité et un romancier remarquable. L'action du récit ne languit en aucun moment : elle court à une vitesse sans cesse accrue vers son dénouement ».

André Tilly

Débâcle sur la Romaine

par René Ouvrard

« Il faut reconnaître à l'auteur un souffle véritable ; il sait ménager l'intérêt du début à la fin en sorte qu'il n'est pas facile de laisser cette lecture en cours de route ».

R. P. A.-M. Perreault, o.p.

Et vous, qu'en pensez-vous ?

Débâcle sur la Romaine

par René Ouvrard

235 pages — \$2.50 (par la poste \$2.65)

EN VENTE PARTOUT ET A

FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal - 1 — PL. 8335

Le choix des établissements modernes

BIBLIOTHEQUES

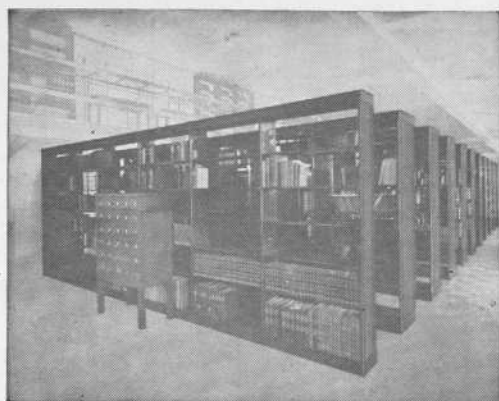
en ACIER extra-fort

AVEC TABLETTES AJUSTABLES



Recouvert d'émail cuit au four

*Un meuble permanent
pratique, solide et élégant*



PRIX SUR DEMANDE

Prompte livraison

MODELES SPECIAUX
SUR COMMANDE

Electrical
MFG. CO. LTD.

Claude Rousseau, prés. Montmagny, P.Q.

TABLE ALPHABETIQUE DES NOMS D'AUTEURS

- | | | |
|--------------------------------------|---|--|
| BOJER (J.), 363 | FOSBURGH (H.), 365 | *** <i>La pensée de Henri Bourassa</i> , 355 |
| CALDWELL (T.), 363 | GARRONE (Mgr), 369 | PIO (Padre), 370 |
| CHRISTOPHE (J.), 364 | GROULX (L.), 354 | RANDALL (R.), 366 |
| DALTY (J.), 372 | *** <i>L'histoire de la Sainte Vierge</i> , 375 | REGLER (G.), 367 |
| DENIS (M.-A.), 371 | HUNERMANN (G.), 368 | RINGUET, 358 |
| DERY (E.), 371 | MAGDINIER (M.), 365 | SAINTE-BRAY, 373 |
| DOOZ (J.-M.), 374 | MARCEAU (F.), 366 | ROY (G.), 356 |
| DUMAS (A.), 360 | MARIEMY (E.), 372 | SAINTE-DENYS
GARNEAU, 344 |
| DUPEYRAT (A.), 373 | MCNABB (V.), 373 | SUBERVILLE (J.), 362 |
| *** <i>Eglise et apostolat</i> , 370 | MERCEY (S.), 373 | VANDEUR (E.), 370 |
| ESCOLA (M. d'), 372 | MICHEL-DROIT, 360 | VIEUJAN (J.), 369 |
| FLOURIOT (R.), 372 | MOELLER (C.), 347 | ZELLER (R.), 374 |
| FOLLIET (J.), 371 | | WINOWSKA (M.), 370 |

FIDES

présente un

ALBUM BIOGRAPHIQUE

sur Son Eminence

Le Cardinal Léger

- Un album unique contenant les principales étapes de la vie du Cardinal depuis son enfance jusqu'aux récentes réceptions officielles.
- Album illustré de plus de 200 photos avec page couverture en quatre couleurs.
- Diffuser l'Album du Cardinal c'est le faire mieux connaître et mieux aimer.
- En tout temps, l'Album du Cardinal constitue un magnifique cadeau à présenter à ses amis.

PRIX :

1 ex. \$1.25 12 ex. \$12.00 50 ex. \$45.00 100 ex. \$85.00

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal — PL. 8335